4e Année Nº 158 Le Nº 0$50 Jeudi 9 Sept. 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Photo JAMES

AU PAYS THÔ. — *Repiquage du riz.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 158 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 9 septembre 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 25 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 30 $ 00 — Six mois 20 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Ensemble, nous sauverons la France	1
« *L'unité demeure la condition primordiale de notre relèvement et de notre salut* », a dit l'Amiral Decoux aux légionnaires à l'occasion du 3e anniversaire de la Légion (30 août 1943)	2
Japon 1943, par le docteur RIVOALEN	4
Le peuple Thô, par NGUYÊN-VAN-HUYÊN, de l'Ecole Française d'Extrême-Orient	7
Les fêtes de la Mi-automne (Images et humour du Viêt-Nam), par G. P.	14
Annam 1943. — Interview de M. le Résident Supérieur Grandjean	21
La forêt indochinoise, par CONSIGNY	23
La Semaine dans le Monde	30
Revue de la Presse Indochinoise	31
La Vie Indochinoise	32
Courrier de nos lecteurs	33
Mots croisés n° 127	34
Solution des mots croisés n° 126	34

ENSEMBLE, NOUS SAUVERONS LA FRANCE

« Mes chers amis, depuis trois ans, nous avons suivi un chemin ardu et souvent douloureux. Aujourd'hui, devant une situation dont le danger s'aggrave sans cesse, nous nous retrouvons pour, ensemble, nous recueillir, méditer et espérer ; nous recueillir sur nos morts, sur tous nos morts : ceux de 1940 et ceux qui, depuis cette époque, sont les innocentes victimes des bombardements aveugles et injustes, ceux aussi qui ont payé de leur vie leur fidélité à l'ordre, à la volonté nationale, ceux enfin qui, au service de l'ordre, ont été lâchement abattus par des terroristes à la solde de l'étranger. Méditons sur les causes de notre malheur pour éviter le retour des formules dont vous savez que, cette fois, elles conduiraient la France à sa ruine définitive. Sans doute, vous trouvez que l'œuvre que vous avez accomplie est imparfaite ; vous vous heurtez à des difficultés : elles sont inévitables ; ne vous laissez pas arrêter par elles. Persévérez dans l'effort social que vous avez entrepris. Continuez à donner l'exemple des vertus civiques que vous avez pratiquées si courageusement jusqu'ici et espérons. Les circonstances, aujourd'hui, exigent l'obéissance et l'union de tous les Français. Ceux qui, par calcul, par ambition ou incompréhension, ne veulent pas respecter cet ordre que je donne trahissent la Patrie. Légionnaires, anciens Combattants, fidèles à votre serment, serrez-vous étroitement autour de votre Chef.

» Ensemble, nous sauverons la France. »

Philippe PÉTAIN
(30 août 1943.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'UNITÉ DEMEURE LA CONDITION PRIMORDIALE DE NOTRE RELÈVEMENT ET DE NOTRE SALUT

a dit l'Amiral Decoux aux légionnaires à l'occasion du 3e anniversaire de la Légion (30 août 1943). Voici le texte du discours du Chef de la Fédération :

LE troisième anniversaire de la fondation de la Légion que nous célébrons aujourd'hui, revêt cette année, du fait des circonstances, une importance particulière.

Nous ne devons pas voir un geste purement spectaculaire dans les milliers de flambeaux qui se sont allumés ces jours-ci à la flamme éternelle qui brûle sur la tombe du soldat inconnu. Toutes ces torches portent à travers les villes et les campagnes de notre pays le vivant symbole de l'unité française.

C'est bien, en effet, sous le signe de l'unité que doit se dérouler cette journée du souvenir et de l'espérance. Rappelons-nous sans cesse que l'unité est le premier souci du Chef de l'Etat, et qu'elle demeure la condition primordiale de notre relèvement et de notre salut.

Seule l'union totale des cœurs et des esprits nous conduira à cette unité. C'est donc à la Légion d'Indochine que je m'adresse pour poursuivre inlassablement cette grande tâche et y convier tous les Français dignes de ce nom.

Aussi bien, pour éviter tout malentendu en ce qui concerne l'action légionnaire, me paraît-il nécessaire aujourd'hui de rappeler une fois de plus devant vous les traits essentiels de la Charte de la Légion.

La Légion n'est ni un parti politique ni une association de combat. C'est un instrument — le meilleur instrument — de l'unité française. La Légion doit grouper tous les hommes de bonne volonté résolus à appuyer sans réserve l'action du Maréchal, et animés de la détermination commune de refaire la France. Il appartient donc à chaque Légionnaire d'aider par tous les moyens en son pouvoir le Maréchal, qui, depuis trois ans, travaille inlassablement à recréer l'unité française.

Offrant en toutes circonstances la vivante image de la discipline, de l'obéissance et du silence, la Légion fait bloc derrière le Gouvernement, dont elle respecte les directives et facilite la tâche. Elle s'inspire uniquement des intérêts permanents et supérieurs du pays.

A ce titre, la Légion doit s'élever au-dessus des idéologies et des sentimentalismes périmés. Elle ne se prête à aucune polémique, elle se contente de donner l'exemple dans toutes les circonstances et tous les domaines, attitude qui lui confère l'autorité nécessaire. Enfin et surtout, elle se fait la propagandiste ardente de la Révolution Nationale.

Il est nécessaire de bien nous entendre sur ce terme ; la Révolution Nationale, rompant délibérément avec le passé, n'a aucun point commun avec les programmes de surenchère qui, sous le régime défunt, exploitaient la comédie honteuse du suffrage universel. La Révolution Nationale est le plan d'action austère, lumineux et inéluctable que le Maréchal a assigné au redressement français. Le relèvement de la France exige le triomphe de ce programme. Nous devons donc nous consacrer corps et âme à cette tâche de salubrité publique que la Révolution Nationale propose à la France, et que celle-ci doit s'imposer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Révolution Nationale est une formule spécifiquement française, qui réconcilie enfin les nécessités « nationales » avec les exigences « sociales ». Cette formule ne se réclame en rien des conceptions totalitaires, elle se borne à restaurer l'autorité suivant les meilleures et les plus saines traditions françaises.

Par son essence même, cette grande réforme des mœurs, des cœurs et des esprits, doit demeurer indépendante des fluctuations des événements extérieurs. La Révolution Nationale est désormais un fait acquis. Elle s'accomplira, quelles que soient les vicissitudes du conflit mondial. Déjà elle rayonne et s'affirme au-dessus de la mêlée. Et si tous les Français savent s'unir en un seul bloc sous les disciplines qu'elle leur suggère, elle restituera à la France sa puissance et son rang dans le monde.

Votre devoir le plus urgent, Légionnaires d'Indochine, est donc de rendre indestructible une telle cohésion chez tous les Français vivant dans ce pays, et de cimenter chaque jour davantage notre union avec nos frères indochinois.

Vous devez faire comprendre à tous qu'une stricte discipline est vitale pour le salut commun.

Vous devez de même proclamer autour de vous que l'honneur de notre Patrie est lié au respect de ses engagements.

Vous devez enfin, en toute occasion, rappeler que ce respect absolu est la sauvegarde même de l'Indochine française, qui, sous mon gouvernement, ne reniera jamais les conventions qu'elle a souscrites au nom de la France.

Telles sont les tâches d'importance primordiale auxquelles vous devez vous consacrer sans trêve.

En ce jour anniversaire de la fondation de la Légion, je vous demande, Légionnaires d'Indochine, de reporter vos pensées vers le Maréchal, Chef de l'Etat, qui est aussi le Chef de la Légion.

Rappelez-vous les jours sombres de 1940 où la France semblait glisser aux abîmes, et où ce Chef providentiel que le pays tout entier appelait, a accepté la charge redoutable de relever notre Patrie de ses ruines.

Au cours de ces trois années douloureuses, le Maréchal s'est imposé au monde par son patriotisme, sa sagesse, sa clairvoyance. Au milieu de difficultés sans nombre, il a réussi à reforger une âme nouvelle à notre pays.

Les critiques, les outrages mêmes, ne lui ont pas été épargnés. Mais les voix sacrilèges de quelques égarés à la solde de l'étranger n'ont fait qu'ajouter à son prestige. Déjà l'Histoire s'est emparée de cette grande figure de la Patrie française, qui est entrée vivante dans l'immortalité.

C'est en mon nom personnel, c'est aussi au nom de tous les Légionnaires d'Indochine, qu'en ce jour mémorable, je renouvelle notre serment de fidélité au Maréchal. L'Indochine saura jusqu'au terme de la grande tourmente se montrer digne de celui qui incarne si noblement la France éternelle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

JAPON 1943

par le Docteur RIVOALEN

(Fragments d'un Journal de voyage.)

14 avril, 7 heures. — Aux approches de Kobé, le jour naissant dessine à grands traits le rivage de la mer Intérieure. Le long d'une plage rectiligne, le train court entre des villas de plaisance et des jardins. Malgré le clair soleil et l'aspect printanier des feuillages, nous sommes encore en hiver : la route littorale est peuplée de promeneurs emmitouflés qui soufflent des panaches de buée dans l'air matinal.

A tout hasard, nous poussons une expédition vers le wagon-restaurant, en quête d'un breuvage chaud et tonique. L'idée était bonne ; on nous sert un breakfast à l'anglaise, digne des sleepings d'avant-guerre : une pomme, une tranche de poisson grillé, des œufs au bacon, de la confiture d'oranges, un toast. Seul, le café manque de toute l'authenticité désirable dans un menu aussi correct. Les voyageurs nationaux semblent trouver si naturelles ces agapes matinales, qu'il faut abandonner toute idée d'un festin de propagande.

9 heures. — Les capitales se touchent : Osaka, celle des magnats de l'industrie ; Kyoto, celle des artistes ; Nagoya, celle des artisans, viennent de défiler devant nos yeux. C'est du moins ce que j'ai lu dans le guide, et vérifié très vite et très mal dans la fuite éperdue des images. Toutes ces villes ont un air de famille quand on les dévisage ainsi par la fenêtre d'un wagon. Toutefois, Kyoto, enfermée dans le cercle imposant de ses collines, offre un paysage plus fini que les cités industrielles. On a, partout, une impression de vie et d'activité extraordinaires, aussi bien dans les rues que l'éclair d'un regard saisit au passage, que dans les stations où le train consent à faire une courte pause. (On dirait qu'il la fait à contre-cœur. Il halète quelques secondes, semble prêter une oreille distraite aux litanies nasillardes des haut-parleurs, puis repart avec une hâte brutale.) Personne n'est inactif. Les porteurs en casquette rouge trottinent sous des avalanches de bagages. Les employés supérieurs, gantés de blanc, joignent à leur empressement la majesté de nos huissiers de ministère. Le flot des kimonos multicolores s'écoule dans l'ordre et la discipline le long des quais et des passages souterrains. Je cherche en vain l'homme d'équipe désœuvré, figurant traditionnel des gares françaises. Je finis par le découvrir enfin, mais combien transformé ! En manches de chemise, au milieu de camarades alignés, il fait de la culture physique au commandement, sur une voie de garage !

10 heures. — Voici enfin le Japon rural, aussi populeux, aussi actif que celui des cités. Les fermes semblent se toucher. Dans la plaine étroite, sous le ciel faufilé de câbles, un peuple de jardiniers cultive, sans chevaux ni tracteurs, des champs en miniature. Pas un pouce de terrain ne reste en friche ; le blé en herbe vient lécher le ballast. Seuls quelques coteaux pierreux ont découragé cette ardeur agricole, et portent, pour la joie de nos yeux, des arbres verts et des cerisiers en fleurs. J'appréhendais un peu ce spectacle qu'on m'avait tant promis, détaillé, célébré. Il me paraissait grevé d'une lourde hypothèque littéraire. Mais leur charme rustique et simple, la note ingénue qu'ils mettent dans le paysage dissipe au premier coup d'œil toute idée préconçue. L'impression sera la même, lorsque, dans quelques instants, le cône parfait du mont Huzi se détachera sur l'horizon. Une publicité littéraire, picturale et commerciale l'a présenté au monde entier. Dans la réalité, il est beaucoup mieux qu'on ne l'a décrit et peint. Personne n'a su traduire la simplicité écrasante de sa silhouette ni reproduit les tonalités gris et blanc qui s'y composent. Je n'ai pas la prétention de croire que ce privilège m'est réservé. Mais que mon regard se porte des cerisiers de la plaine au sommet neigeux du mont Huzi, je ne puis m'empêcher d'admirer que malgré toutes les présentations, les estampes, les chromos, les bonnes feuilles et les mauvais reportages, leur réalité soit aussi émouvante...

Tokyo, 15 heures. — Le train pénètre, à la seconde exacte, sous l'immense hall de la gare de Tokyo. On se croirait à la gare de l'Est ! Une brochette de visages français, arborant des sourires de bienvenue est là pour compléter l'illusion. On nous a ménagé une réception de qualité : le professeur Miagawa, secrétaire général du Congrès, nous accueille en personne à la descente du train. Les conseillers de l'Ambassade et quelques compatriotes, dont un m'est particulièrement cher, s'empressent autour de nous. Notre vieil ami, le professeur Ota, traduit dans son français expressif et imagé sa

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

joie de retrouver le professeur Galliard. C'est à la fois honorable et touchant. Est-ce la fatigue de ce long voyage, le tapage insolite de cette gare ? Est-ce la présence de mon grand fils, retrouvé à mille lieues du foyer familial ? Je ressens un singulier serrement de gorge qui assourdit l'expression de ma gratitude et laisse à mes compagnons toute la charge des civilités.

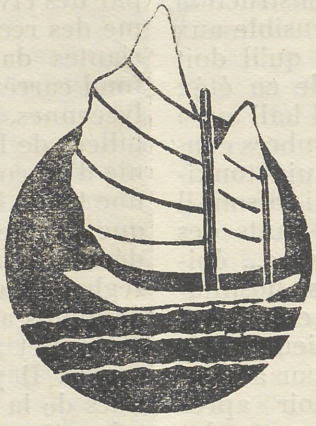
15 avril, 8 heures. — La chambre que je partage au deuxième étage de l'hôtel Impérial avec mon aimable confrère, le docteur Anh, possède un singulier privilège. Elle est située tout à l'arrière de cet étrange bâtiment, à proximité immédiate de la voie ferrée qu'elle domine comme un poste-vigie. Depuis l'aube, elle vibre au passage ininterrompu des trains qui amènent vers le centre de la ville le flot des travailleurs matinaux. Je les ai comptés par distraction : plus de 80 à l'heure, plus d'un train par minute ! Les records de la gare Saint-Lazare sont battus. Je dois reconnaître que c'est un des rares inconvénients, d'ailleurs limité à quelques chambres, de ce palace célèbre : le monde entier en connaît la curieuse architecture de style aztèque et la construction ingénieuse qui doit le rendre insensible aux tremblements de terre. Je pense qu'il doit être merveilleusement confortable en été : la fraîche pénombre de son grand hall aussi bien que la ventilation de ses chambres conviendraient si bien au mois de juin tonkinois ! En hiver, ou même en demi-saison, il surprend un peu les frileux habitants des Tropiques. C'est une simple surprise... épidermique. Par ailleurs, la luxueuse hospitalité reflète la discipline d'un pays en guerre. C'est ainsi que les repas sont copieux, mais servis à des heures strictes. Malheur à l'imprudent qui se présente le soir après 7 h. 30 à la salle à manger ! La carte des vins énumère tous les crus célèbres à des prix décents pour l'époque, mais qu'il faut majorer d'une taxe de 50 % destinée à l'armement. Le bar de l'hôtel, ouvert dès 18 heures, sert une bière et un whisky locaux excellents, mais en quantité limitée et vite épuisée : les retardataires n'ont plus que la ressource du Black and White ou des Sanderman à des tarifs de milliardaires. De même, on nous a prévenus à l'arrivée qu'il y aurait bien de l'eau chaude dans les chambres, mais entre 20 et 22 heures. Toutes ces règles trouvent dans les circonstances de guerre une justification sans conteste. L'homme de la rue subit des contraintes plus sévères, plus vitales, qu'il supporte avec une bonne humeur visible, frappante pour l'étranger. En toute sincérité, imagine-t-on que le luxe du touriste soit plus précieux que le nécessaire du Japonais moyen ?

19 heures. — J'ai découvert Tokyo ! C'est une découverte épuisante dont je ne serais pas capable de retracer les étapes : elles se brouillent dans ma tête ivre d'images et de bruit. Je ne décrirai pas la ville puisque tous les guides, tous les récits de voyageurs l'ont déjà fait, et souvent bien fait, avec cette restriction que la littérature est pleine de détails concernant le Tokyo 1936, centre du tourisme. Or, ce que nous avons vu, c'est l'aspect 1943 de la même ville, capitale d'un pays en guerre. Je dois dire que j'ai cherché attentivement dans la rue les signes de la guerre. Ils sont discrets, et en quelque sorte indirects. On voit des soldats, certes, et des blessés promenés en groupe, distingués par une petite croix rouge qui leur donne droit à toutes les priorités. Mais ce qui frappe au premier abord, c'est la pullulation des civils en âge de porter les armes. Je me rappelle, par contraste, le spectacle des villes de France en 1918, où les adultes portaient presque tous un uniforme militaire. Les uniformes, à Tokyo, sont portés par des civils : les étudiants sont vêtus comme des receveurs de tramway, avec des variantes dans la coiffure qui a parfois le fond carré des casquettes allemandes ; les lycéennes, grandes et petites, sont toutes habillées de la même robe de serge noire garnie d'un col marin. Beaucoup d'hommes ont une tenue kaki sans insigne, qui est la réplique exacte du « complet Abrami » de nos démobilisés de 1919, surmontée d'un képi réglementaire de la même étoffe. Ce sont des civils authentiques, vêtus d'une sorte de « complet national », probablement économique. Il y a aussi l'uniforme des jeunes filles de la Défense passive qui portent une salopette noire sur leurs vêtements ordinaires. J'en ai vu un grand nombre dans les quartiers populeux, que je soupçonne d'utiliser leur tenue en dehors du service, par économie ou par fierté ? Tokyo est décidément la ville des civils en uniforme. Le tableau se complète de toutes les femmes en costume traditionnel. Malheureusement, par ce froid insolite, elles ont toutes caché leurs kimonos éclatants sous un manteau sombre qui fait en arrière, par-dessus l'obi, une bosse disgracieuse. L'allure générale est décente et propre. Sans doute, nous sommes loin de l'élégance de la rue parisienne, mais il n'y a aucune misère apparente. Le « clochard » ne fait pas partie de la figuration. Si la guerre impose des restrictions plus sensibles, il faut les chercher dans la chaus-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sure, faite en général avec des ersatz de cuir (sauf les magnifiques bottes des guerriers). Beaucoup d'enfants et de jeunes gens, même en tenue scolaire, portent à leurs pieds nus les planchettes de bois blanc supportées par deux barres transversales qu'on appelle, je crois, des getas. Il est vrai que leur aisance à traîner cette semelle rigide prouve que la mode n'en est pas récente. A quel signe vais-je encore identifier l'état de guerre ? Aux étalages des magasins d'alimentation, surtout garnis de boîtes de thé ? Aux queues alignées devant les boutiques de comestibles et les restaurants ? A la rareté des taxis qui sont limités à quelques voitures à gazogène ? Tout cela est bien discret, je le répète. La foule va et vient, paisible, éveillée, curieuse, se rue dans les grands magasins du type « Samaritaine » où il y a, à tous les étages et sur tous les comptoirs, quelque chose à vendre — le plus souvent contre tickets — ; elle s'engouffre dans les cinémas d'apparence extérieure somptueuse qui affichent des films de bravoure. Elle s'ébahit d'une manière enfantine à la rencontre d'étrangers de race blanche et surtout de haute taille, au point que quatre Français dépassant chacun le mètre quatre-vingts ont causé cet après-midi un véritable embouteillage sur le trottoir de Ginza. Cette foule ne paraît inquiète ni du lendemain, ni de l'avenir. Ses petites joies du dehors ne sauraient cacher, au dedans, de grandes peines.

(*A suivre.*)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE PEUPLE THÔ

par NGUYỄN-VĂN-HUYÊN
de l'École Française d'Extrême-Orient.

Les Thô constituent une branche importante de ce groupe ethnique Thai qui habite le Tonkin montagneux. Ils sont au nombre de 230.000 d'après les uns, de plus de 320.000 suivant les autres. On les trouve particulièrement concentrés dans les régions de Lang-son et Cao-bang. Dans la province de Lang-son, leur chiffre atteint 71.000 sur une population de 164.000 ; dans celle de Cao-bang ils dépassent 84.000 sur un total de 184.267 habitants.

Ces groupements Thô diminuent d'importance à mesure qu'on s'éloigne vers l'ouest : dans la province de Bac-kan, ils ne sont que 39.800 ; dans celle de Hàgiang, 32.900 ; de Yênbay, 28.000 ; de Thai-nguyên, 20.000 ; de Bac-giang, 5.200, etc. Au sud du fleuve Rouge, leur nombre devient insignifiant : dans le 4e Territoire Militaire (Lai-châu), les statistiques ne donnent que 70 Thô sur une population de 65.000 ; dans la province de Son-la, on ne peut en compter que 8 sur 101.800 âmes.

En partant du Delta tonkinois, vous les trouverez donc surtout en vous dirigeant sur la route de la Porte de Chine, ou le long des vallées de la rivière Claire, du Sông Chay et du Sông Gâm, c'est-à-dire vers les provinces chinoises du Kouang-si et du Yunnan, d'où ils semblent provenir.

Ce sont ces hommes au costume de coupe annamite mais de couleur bleu-violacé, pareille à celle de leurs sombres montagnes, ce qui les différencie des paysans du Delta au vêtement teinté de marron foncé comme le limon de leurs champs et de leurs fleuves. Leur tunique aux manches étroites est longue, tombant jusqu'au-dessous des genoux ; elle se boutonne sur le côté droit. Leur pantalon large et flottant descend jusqu'à mi-jambes.

Les vieux gardent encore leurs cheveux noués en chignon sur le derrière de la tête, fixés par un volumineux turban bleu ; ils se protègent contre la pluie et le soleil avec un chapeau conique en bambou recouvert de feuilles de latanier. Les jeunes les coupent à la manière occidentale et portent le turban tout fait ou le casque blanc, ou même le « chapeau panama » vendus dans tous les marchés par des négociants venus du Delta.

Les hommes aisés ont des babouches de drap avec des semelles de cuir. Les jeunes élégants usent des chaussures à la mode occidentale, sorties des fabriques de Hongkong ou de Shanghai. Les plus civilisés adoptent le pantalon blanc annamite et l'ombrelle en satin noir des Chinois.

La tunique de la femme, faite également de toile bleu foncé, descend jusqu'à mi-jambe et se boutonne sur le côté droit. Les manches sont étroites ; le col est largement échancré sur la poitrine que recouvre un cache-seins. La femme thô porte un pantalon très large qui descend jusqu'à la cheville ou la jupe très serrée à la taille. Elle a une ceinture large en étoffe qui est enroulée en dehors de la tunique et nouée par derrière. Ses bijoux, colliers, boucles d'oreilles, bagues, bracelets, sont en argent ou en cuivre. Ils sont d'une facture très simple et proviennent la plupart du temps des fabriques locales, chinoises ou nùng.

***

Ce sont là les costumes de ces hommes de taille moyenne (1 m. 60), à peau de couleur jaunâtre, aux traits accusés, aux yeux légèrement bridés et d'un brun foncé, aux pommettes saillantes, au nez un peu aplati, surtout à la base, aux cheveux noirs et abondants.

Les femmes sont d'une taille moyenne légèrement inférieure à celle de l'homme. Dans leur jeunesse, elles sont élégantes et fines. Mais toute leur grâce disparaît bientôt, comme celle de toutes leurs sœurs d'Asie, à la suite des lourds travaux qui leur sont imposés.

En effet, si vous vous arrêtez un jour de marché à Dông-dang, à Ky-lua ou à Thât-khê (province de Lang-son) qui sont de gros centres de réunion du pays tho, vous trouverez des femmes toutes affairées et soucieuses devant leur étalage ou leur *ganh* aux paniers pleins de produits locaux, maïs, haricots, sésame, manioc, patate, badiane, racine pour bétel, etc..., ou de leurs charges de bois et de charbon, ou de victuailles, pendant que souvent leurs jeunes maris, propres et beaux, se promènent de long en large, s'arrêtant devant les boutiques pour boire et fumer, ou se réunissent au cercle de jeu pour jouer aux sapèques, pour s'initier au *tai siu,* ou pour attendre l'heure de l'ouverture de ces prestigieux caractères qui doivent confirmer ou non les songes de la veille ou les premières rencontres de la matinée.

Car les Thô, de caractère insouciant, ne travaillent que pour tirer du sol la quantité de riz ou de maïs strictement nécessaire à l'entretien de leur ménage. En dehors du labourage et du hersage des rizières, ils laissent aux femmes les autres travaux agricoles et domestiques.

Dans les champs, c'est elles qui, courbées en deux dès les premières heures du soleil, repiquent le riz ; c'est elles qui, à la moisson, aidées de leurs jeunes enfants, coupent les épis et séparent les grains.

A la maison, c'est elles qui décortiquent le paddy, à moins que les torrents ou les rivières du voisinage ne permettent aux hommes d'utiliser ingénieusement l'écoulement des eaux pour actionner la cuillère de leur pilon hydraulique comme ils ont réussi à monter de l'eau dans leurs rizières grâce au système de leurs pittoresques norias.

C'est également la femme thô qui prépare la cuisine des hommes et celle des bêtes, qui tisse,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

teint et confectionne les vêtements de toute la famille, qui va chercher du bois dans la montagne, qui souvent encore, le soir venu, transporte, avec de longs seaux de bambou, de l'eau de la source voisine.

⁂

L'homme thô, élégant et fin, se taille une grande part dans les fêtes et les accordailles. Il sait être tenace et faire la cour aux jeunes fille en chantant dans les assemblées printanières sur les places publiques et dans les réunions nocturnes sur les balcons, ou autour du foyer, des vers d'une exquise naïveté.

Ecoutez celui-ci qui s'adresse à une jeune fille :

Les papillons et les abeilles doivent chercher les [fleurs dans les endroits inconnus.
Je n'ai pas trouvé un beau visage, aussi je suis [encore ici.
Si vous m'aimez, dites-moi quelques paroles !

ou cet autre qui veut se montrer modeste :

Vous êtes comme la barre d'or qui est dans le [jardin.
Tout le monde la contemple, tout le monde la [protège.
Je ne suis que la fumée qui le soir chasse les [mouches de mes bœufs.
Comment la fumée pourrait-elle atteindre la de- [meure de la lune ?

ou cet autre encore qui se révèle impatient :

Les épis du 10e mois tombent d'eux-mêmes si on [ne les moissonne pas.
Les fleurs de printemps se détachent si on ne les [cueille pas.
Les jeunes filles de vingt ans vieillissent si elles [ne s'amusent pas.
Pourquoi donc ne pas regarder l'exemple de nos [parents ?
Doivent-ils nous apprendre à nous distraire ?

A une jeune beauté qui a déjà un mari, l'élégant Thô entonne :

La prune est bonne, elle n'est pas plus agréable [que l'abricot.
Vous êtes toute blanche, toute jolie ; j'ai atten- [du ici pour vous contempler.
Je n'ose pas vous contempler longtemps, votre [mari me grondera !
Je cache ma figure dans le pan de ma tunique , [sans élever mon souffle je vous contemple [tête baissée !

Il sait aussi montrer beaucoup d'esprit et de malice dans les fêtes de mariage et dans les jeux collectifs opposant les jeunes gens des deux sexes.

Ainsi, au pays thô de la rivière Claire, dans cette fête de la pelote où les garçons et les jeunes filles se rangent en deux camps, sans doute vous avez déjà eu l'occasion de voir que les jeunes gens n'ont jamais manqué d'exiger, suivant d'ailleurs la bonne règle du jeu, de la partenaire qui avait laissé tomber la balle, d'abord son turban, puis sa tunique et jusqu'à son couvre-seins.

Au pays de Cao-bang, rapporte d'autre part le docteur Billet, dans la fête annuelle, les couples, après avoir dos contre dos entonné une série de chants se réunissent et se font vis-à-vis à cinquante pas environ, sur deux rangées. Chaque garçon lance une balle vers la jeune fille qu'il a choisie. Si cette dernière reçoit la balle ou la ramasse, c'est que le garçon qui la lui a envoyée est agréé par elle, et alors elle devient sa conquête pour le reste de la fête. Si la belle lui renvoie la balle, c'est que, au contraire, il ne l'a pas tout à fait charmée. Le soupirant reprend alors sa sérénade et le jeu de la balle continue jusqu'à ce que la jeune fille se déclare satisfaite.

Dans les festins de mariage, que de miseres ne font-ils pas, les jeunes gens, aux jeunes filles qui accompagnent la mariée ! Ils leur étendent les nattes, à l'envers ; ils leur enlèvent leurs baguettes ; ils leur apportent des mets sans sel ni saumure, des plats dans lesquels tous les morceaux de viande sont soigneusement enfilés les uns aux autres. Celles-ci sont obligées chaque fois de chanter pour que les garçons les servent convenablement.

Il n'est pas étonnant dans ces conditions, quand l'élément masculin a tendance à l'indolence et à la paresse, de constater que l'économie thô est faible. Tout le commerce, ou presque, dans ce Haut-Pays, est entre les mains des autres races, chinoise ou annamite. L'exploitation de ces innombrables collines herbeuses est réservée aux Nùng qui, tard venus, et voyant que les Thô ont déjà occupé toutes les basses vallées et les riches pentes douces et de faible altitude, cherchent patiemment à mettre en valeur les vallées plus hautes et les régions plus accidentées. Ayant moins de terres cultivables que les Thô, les Nùng se font, comme on le sait, pasteurs, et, deviennent aujourd'hui propriétaires de ces importants troupeaux de bœufs et de buffles qui alimentent les marchés des confins du Delta.

Il en est de même des ressources du sol autres que les produits de culture traditionnelle. Ainsi la badiane, l'abrasin, le thé et la laque dont la plantation est encouragée par la demande européenne, sont presque partout les nouvelles richesses des Nùng, des Chinois et des Annamites.

Ne voulant produire que juste pour durer dans le loisir immédiat, les Thô saccagent encore les forêts et les broussailles. Dans certaines régions s'étend à perte de vue le paysage monotone des montagnes complètement dénudées et où annuellement, en saison sèche, le feu gagne les cimes et empêche toutes plantes de repousser.

Sont-ils malades, ou ont-ils des soucis graves, ils en attribuent les causes aux multiples *phi*, esprits plus ou moins malfaisants et plus ou moins bons, qui peuplent leurs montagnes, leurs arbres, leurs pierres et leurs eaux. Ce sont les *phi cay* qui particulièrement hantent les femmes et empoisonnent les aliments ; les *phi suong*, âmes des morts décédés à la suite de blessures, qui attaquent les voyageurs et les marchands aux tournants des routes ; les *phi hôn*, âmes des défunts frappés violemment qui sèment le choléra et la peste dans la campagne déjà meurtrie par le soleil d'été ; les *phi ca rông*, qui dévorent les ordures et en particulier les détritus provenant des accouchements et le sang des menstrues, etc., etc. Pour les chasser ou les apaiser les Thô s'adressent aux sorciers *Mo* et aux sorsières *Then* qui, au moyen de cérémonies et de pratiques magiques, font revenir la paix et la santé dans le village et dans la famille. Ils s'adressent aussi aux génies de leur sol, aux dieux-patrons de leur village, aux mânes de leurs ancêtres qui, tous, en sanctionnant sévèrement leurs actes, les protègent de leur puissance.

Pourtant les Thô ne manquent pas d'esprit et d'ingéniosité. Ils ont su utiliser la force hydraulique pour faire marcher leurs pilons et leurs

Université Côte d'Azur, Bibliothèques



Photo JAMES

Femmes Thô occupées au repiquage du riz.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photo HESBAY

Les pays Thô.

Photo JAMES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



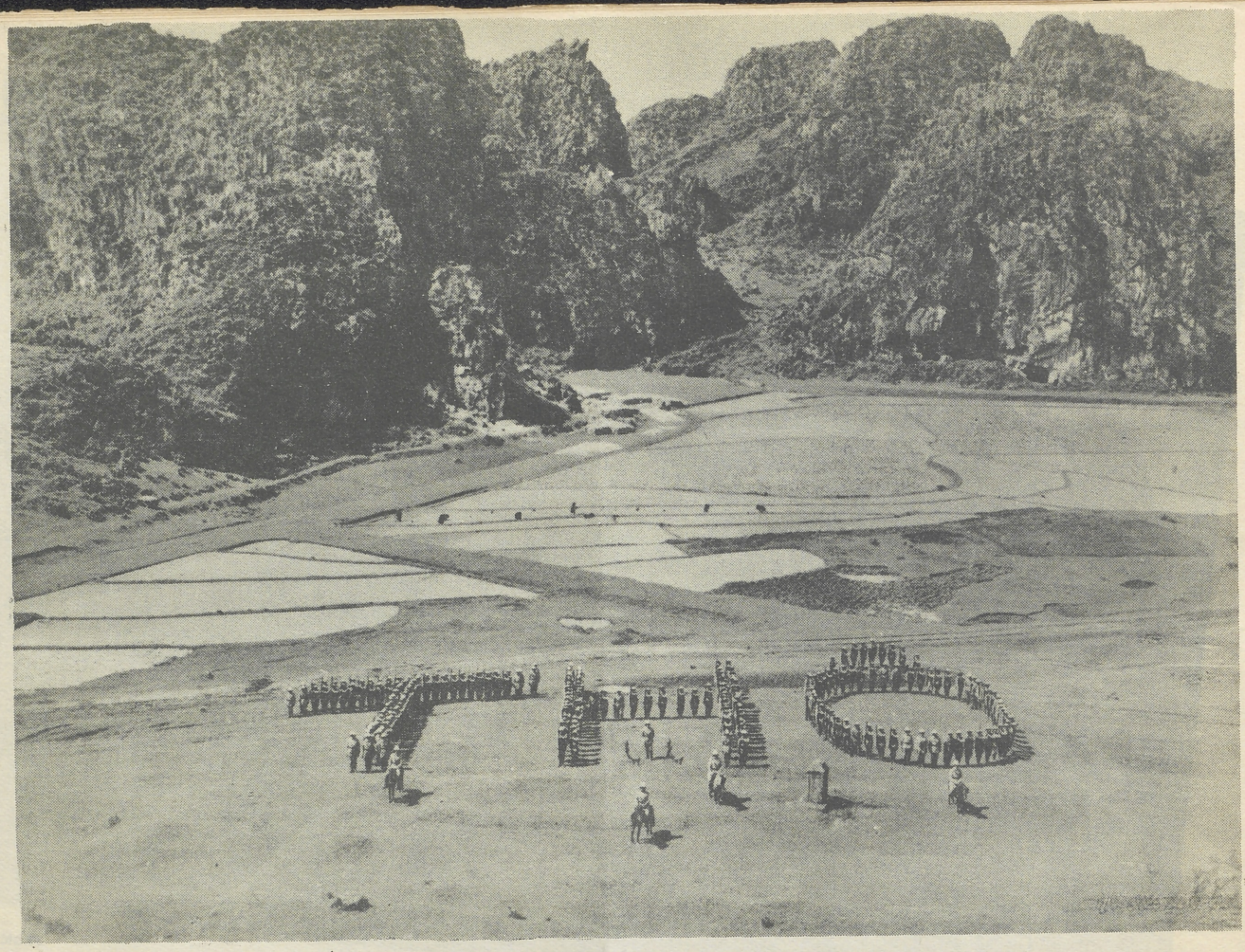
Photo JAMES



Pilon hydraulique à cuillère. →

Photo NGUYEN-VAN-HUYEN

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le Bataillon Thô en manœuvres
dans la région de Langson.

Groupe de jeunes femmes Thô
de la région de Ban-Chu (Langson).



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

norias, construire des appareils pour distiller de l'alcool, de l'huile de badiane, fabriquer du sucre et exploiter avec art leurs rizières étagées. Ils ne manquent pas de qualités d'endurance et d'habileté, ni de discipline. On a pu former de fidèles partisans et de bons tirailleurs qui ont participé efficacement à l'établissement de la paix dans ces régions autrefois si souvent ravagées par les invasions et la piraterie. Leurs communes elles-mêmes ont su adopter certaines formes de l'organisation annamite qui fait cette force et cette stabilité des groupements plus policés du Delta.

Certaines de leurs couches sociales ont reçu l'empreinte de la civilisation annamite qui y a été apportée, malgré le climat, les eaux et les montagnes, par des agents les plus divers, mandarins, maîtres d'école, soldats, travailleurs, commerçants, et, surtout par ces familles seigneuriales ou Thô-ty, fidèles sujets des frontières, Nguyên, Vi, Hoàng, Bê, Hà, Nông, qui s'y sont installées depuis le XV^e^ siècle et qui se partageaient jusqu'à Minh-Mênh l'administration d'un vaste territoire, sous le contrôle vigilant des gouverneurs de province.

⁂

Ce stade de la civilisation thô se manifeste amplement dans la forme de leur habitation qui reste un des éléments les plus prépondérants du paysage humain dans notre Haut-Pays.

La maison thô est généralement construite sur pilotis. Le rez-de-chaussée sert d'étable, de poulailler, de porcherie et de hangar. L'étage est réservé aux gens : il se prolonge sur la façade de la maison, et quelquefois aussi sur le derrière, par une terrasse sur pilotis qui fait à la fois office de cour de séchage des grains et des étoffes, et de lieu de vacation aux travaux domestiques des femmes au retour des champs ou du marché. Une échelle qui débouche sur cette terrasse, donne accès à la pièce principale qui occupe toute la partie antérieure de l'habitation. C'est dans cette pièce réservée aux hommes et aux réceptions que se trouve l'autel des ancêtres, qui est plus ou moins garni suivant la richesse du propriétaire, et le foyer où un feu est entretenu soit pour la cuisine, soit pour la préparation du thé, soit pour la pipe. La pièce du fond est pour les femmes et les grains. Elle renferme parfois la cuisine. Sous le toit même, on dispose des étagères pour les produits des récoltes.

Chez les gens aisés, plus ou moins influencés par les habitants des centres administratifs, l'étable et les greniers sont séparés de l'habitation proprement dite qui est parfois transformée en une véritable maison à étage. D'autres construisent leurs demeures à même la terre comme dans le Bas-Pays, ou moitié sur pilotis, moitié au ras du sol.

Ces maisons sont en bambou, en terre battue, en pisé et couvertes de paillotes, de feuilles de latanier ou de bambous fendus chez les gens ordinaires ; en bois, en briques et aux toits de tuiles chez les riches.

L'ameublement est toujours très simple. Il consiste en lits de camp, table et escabeaux massifs, coffres en bois aux cadenas de fer pour les vêtements, jarres en terre cuite pour la teinture d'indigo, marmites et plateaux en cuivre chez les riches, en terre et en bois chez les pauvres, grands chaudrons en fonte pour la cuisine des porcs, etc. La lampe à huile et à pétrole est très répandue.

⁂

Cette vie toute familiale, quasiment fermée aux grands courants économiques, favorisée par le caractère indolent et insouciant de la majorité de cette masse masculine sous-occupée par atavisme, ne doit pas toutefois faire présager de la fin de ce peuple Thô, qui est d'une touchante simplicité et doué d'un loyalisme tant de fois relaté dans nos Annales dynastiques.

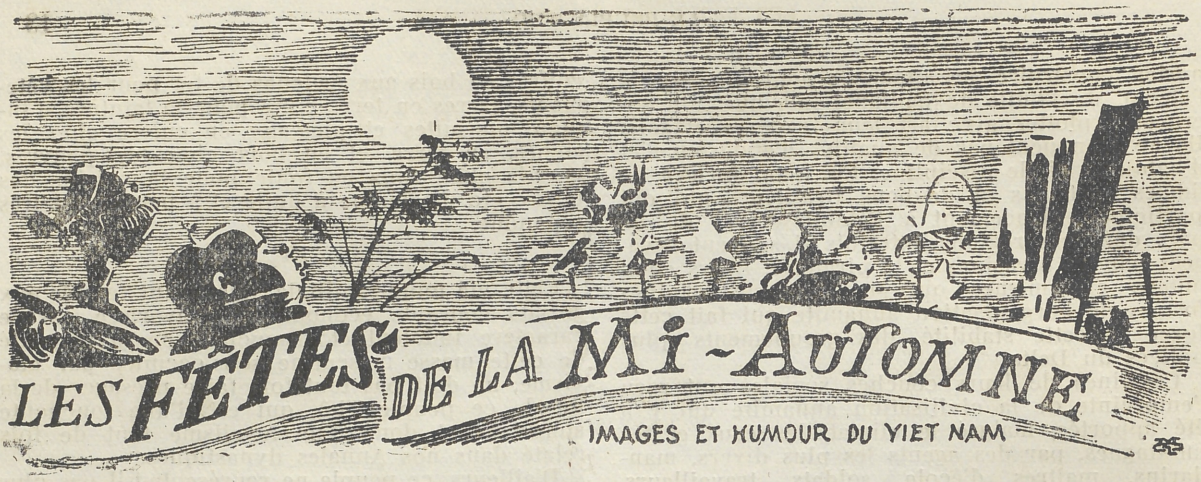
D'ailleurs, ce peuple ne représente-t-il pas plus du quart de la population du Haut-Tonkin ? Sa densité atteint même 50 % dans nos deux belles provinces de Lang-son et Cao-bang. Sa natalité n'est point en déficit. La médecine française, l'influence prépondérante de certains foyers de pénétration n'ont-elles pas déjà fait baisser la mortalité infantile ?

D'autre part, la pénétration annamite devient dans ces régions autrefois si redoutées, de plus en plus forte, surtout dans les centres administratifs. Il y a là de ces grands marchés qui, comme à Lang-son, Dông-dang, Thât-khê, Yên-bay, Thai-nguyên, Tuyên-quang, etc..., constituent les plus grands facteurs de civilisation. Les fonctionnaires et les commerçants originaires du Delta y sont venus plus nombreux. Les mœurs, la langue annamite y occupent déjà une certaine place grâce aux produits importés du Bas-Pays et aux écoles qui y sont installées. Les routes, les chemins de fer et les autocars y jouent un rôle de premier plan. Les effets de ce contact nouveau des races et des civilisations ne manqueront pas dans un avenir prochain d'imprimer à ce paysage bleu et vert un certain changement et de nouvelles couleurs.

⁂

En outre, la femme thô, laborieuse, patiente, douce et souriante, à la fois ouverte aux innovations et jalouse, comme toutes les paysannes, de ses propriétés et de ses traditions, ne restera-t-elle pas là comme l'avant-garde et le flambeau de ce peuple ? L'élite thô, certes restreinte, n'a-t-elle pas déjà donné la preuve qu'elle est capable de patience et d'initiative ? On pourrait citer des noms d'éminents mandarins, d'habiles agriculteurs, de valeureux maîtres d'écoles et de fidèles officiers. Et on aura la conviction que les Thô, dotés de certaines qualités morales, soutenus par leur jeune élite et leurs vieilles seigneuries, et favorisés par une longue paix politique et sociale, seront grâce à leur importance numérique, ainsi qu'au contact quotidien qu'ils ont avec les peuples plus évolués, à l'heureux gouvernement de nos administrateurs civils et militaires, appelés à jouer un rôle important dans le développement de l'Union Indochinoise et dans la protection de nos longues lignes de frontière.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



par G. P.

Toum-Toum-Tê... ! Toum-Toum-Tê... ! Toum-Toum-Tê... !

C'est à ce rythme obsédant et lancinant, que, depuis quelques jours, bat le pouls du pays d'Annam.

Car le quinzième jour du 8e mois approche, ce quinzième jour où, perpétuant des gestes ancestraux, le Viêt-Nam va célébrer la fête de la mi-automne (Trung-thu) (1), la fête de la lune, la fête des enfants, la fête des « accordailles », la fête des lettrés et des artistes, la fête la plus gaie de toute l'année.



Toum-Toum-Tê... ! Toum-Toum-Tê... ! fredonne Lý Toét. Toum-Toum-Tê... ! répète Xã Xệ, en cheminant le long de la diguette qui les mène à la ville. Car vous pensez bien que nos deux compères ne manqueraient pas une si belle occasion d'aller se rassasier de vie et de lumière.

Lý Toét s'est nanti, comme de coutume, de son parapluie, insigne de la bienséance, arme efficace contre tous les chiens qui peuplent la campagne, commode fléau pour porter ses sandales.

A propos de sandales, maître Lý Toét n'a pas oublié les circonstances dans lesquelles, au Tết, elles lui furent subtilisées. En homme pratique, il a pris toutes dispositions pour prévenir un nouveau larcin : il les a solidement attachées à son parapluie à l'aide d'une chaîne et d'un cadenas.

Très fier de son stratagème, il le fait admirer à maître Xã Xệ, avec ces commentaires flatteurs : « On n'insistera jamais assez sur l'ingéniosité de ces hommes de l'Ouest, maître Xã Xệ. Ils pensent à tout. Et vraiment, en toutes circonstances, on peut tirer profit de leurs inventions ». Maître Xã Xệ opine du chef et du cheveu, admiratif.

~

Nos deux compères parviennent donc à la ville, non sans s'être restaurés à plusieurs reprises dans quelques auberges, sur le bord du chemin.

Un émerveillement sans bornes les saisit à leur arrivée dans le centre. Les boutiques ont pris leur air de fête : ce ne sont que lanternes multicolores, aux formes étranges : le crapaud, le « lapin de jade », le cyprin, l'étoile, la carpe, le dragon, la licorne, la tortue, le phénix ; ce ne sont que pâtisseries et sucreries alléchantes, à forme

N. D. L. D. — (1) Pour l'intelligence de ce texte nous prions nos lecteurs de se reporter à l'excellente étude de M. Nguyên-van-Huyên sur les fêtes de la Mi-automne parue dans notre numéro 108, ainsi qu'aux études sur les types populaires annamites parues dans nos numéros 92, 127 et 145.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



de lune, que des jeunes filles aimables vous invitent à déguster ; ce ne sont que jouets de toutes variétés : « docteurs en papier » (tiến-sĩ giấy), poupées, avions, fleurs en écorce de papaye, lions en pulpe de pamplemousse...

Un vacarme joyeux emplit les rues qui regorgent de monde. La foule est si compacte que l'on circule difficilement. Les pousse-pousse se frayent leur chemin à l'aide de « ếp, ếp » vociférants.

Lý Toét et Xã Xệ sont immédiatement subjugués par ce festoiement joyeux et éprouvent en eux-mêmes un contentement délicieux qui fuse en interjections admiratives : « Uí chà chà ! » Ils musardent, baguenaudent, s'arrêtent, s'attardent, échangent leurs découvertes et leurs étonnements.

Soudain, maître Lý Toét tombe en arrêt devant un phonographe à pavillon. Ah bigre ! que voilà donc une chose étonnante ! Pour mieux voir et au besoin toucher, il accroche sur son épaule, d'un geste familier, le manche de son parapluie. Fatale imprudence qui lui coûte cette fois-ci non seulement une paire de sandales, mais un parapluie et un cadenas !

Maître Lý Toét épuise la gamme de ses jurons les plus subtils, tandis que Xã Xệ calme son



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

indignation, et compâtit de son mieux à sa déconvenue. Mais il rit sous cape.

Après avoir bien maugréé et maudit le malfaiteur jusqu'à la cinquième génération, maître Lý Toét consent cependant, sur les amicales instances de son collègue, à se laisser distraire à nouveau. Magnanime, il va même jusqu'à acheter à son fils une superbe girouette qui orne l'étal d'un marchand de jouets. L'enfant Toét exulte et sa joie fait le bonheur de son père qui exprime à Xã Xệ, par un regard évangélique, le contentement qu'il éprouve de lui-même. Mais un malin génie est là qui le poursuit car Monsieur la Paix suprême, l'agent de police, intrigué par sa rustique contenance, s'approche et demande brutalement : « Eh ! avez-vous un titre ? » (È ! có « *tit* » không ?). Lý Toét, persuadé que l'agent le félicite de la façon dont tourne cette girouette (cái chong chóng quay *tit*), et charmé de rencontrer un représentant de la force publique si familier, remercie chaleureusement et, disert et volubile, se perd en considérations sur l'ingéniosité de ce jouet. L'affaire faillit tourner mal car Monsieur la Paix suprême n'est pas homme à badiner. Heureusement que Lý Toét, rappelé à la réalité par Xã Xệ, parvient à soutirer fébrilement du fond de ses poches, un titre d'identité tout racorni et rapiécé où s'inscrivent ses noms et qualités.

Tandis que, riant jaune, il s'éloigne furieux, Xã Xệ glousse doucement *in petto*.

Les voici arrivés devant une boutique de lanternes à ombres chinoises (đèn kéo quân), de ces lampes ingénieuses faites de bambou et de papier, où l'on voit tourner des silhouettes de soldats mues par l'air chaud qui s'élève au-dessus d'une bougie ou d'une petite lampe à huile.

Lý Toét a toujours été très intrigué par ces lampes, car il n'en a jamais pu comprendre le mécanisme. Il est donc immédiatement captivé. Son fils également, qui lui demande intempestivement : « comment ça marche ». Lý Toét est fort embarrassé ; mais il ne faut pas perdre la face devant son héritier culturel, et grâce au ciel,



il a, comme vous le savez, le sens de la répartie, dût-il offenser la logique. Il réfléchit donc un instant et, sentencieux, explique gravement à son fils que les soldats, étant en papier, s'éloignent de peur d'être brûlés.

Il se fait parmi le public enfantin qui l'entoure un silence étonné et méditatif.

Et la promenade continue. Maître Lý Toét se fait rabrouer par une jeune marchande de gâteaux qui lui offre gentiment un assortiment de confitures de papaye et à qui il demande pour un sou de « bánh đúc » (1). Joliment pris à partie à la cantonade, il ne s'attarde pas... Et Xã Xệ rit sous cape.

(1) Gâteau rond très commun à la campagne.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ah mais ! enfin de quoi rire ! La chance tourne ! Les voici arrivés devant un marchand de jouets et Lý Toét se sent mourir de rire en contemplant cette trouvaille : une fleur montée sur roue qui, mise en mouvement, ouvre ses pétales et laisse apparaître un petit personnage grotesque qui n'est autre que le sieur Xã Xê. La durée de la jubilation déglutissante de maître Lý Toét est sans bornes. Cette fois-ci, c'est Xã Xê qui est fait quinaud.

— Chết ! dit Lý Toét qui ne comprend toujours pas, avec tout ce bruit, on ne s'entend plus.

— Eh bien, c'est ça.

— C'est çà, quoi ?

— On ne s'entend plus.

— Comment ? »

.....



Et la fête continue.

Toum-Toum-Tê... ! Toum-Toum-Tê... ! les tambours résonnent à un rythme endiablé.

On ne s'entend plus.

C'est précisément ce que Xã Xê dit à Ly Toét, pour détourner la conversation qui tend à revenir sur ce damné ridicule jouet.

« Comment ? dit Lý Toét.

— On ne s'entend plus.

— Comment ?

— On ne s'en-tend-pe-lus ! articule Xã Xê.

Mais précisément, on ne s'entend plus. Un extracrdinaire et gigantesque monstre vient de fondre sur nos deux compères : monstre polychrome à tête de dragon, aux yeux affolants, aux barbes terrifiantes, crachant du feu, tortillant une longue et épouvantable queue, au son d'un « toum-toum-tê » endiablé.

En une seconde, ils sont cernés, entourés, étourdis, abasourdis, par ce redoutable reptile dont les soubresauts sont ponctués par les cris et les harcèlements d'une foule d'enfants porteurs de torches et de lanternes, hurlant et gesticulant.

.....

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



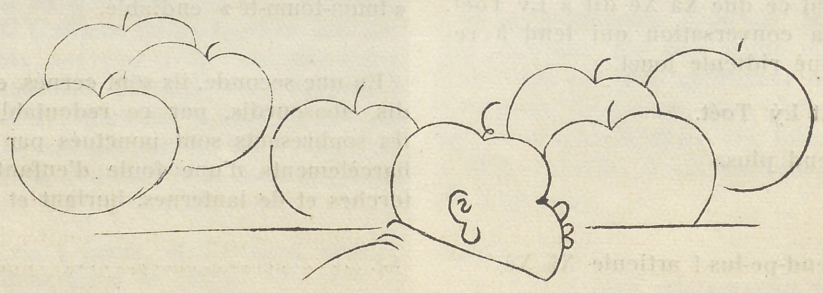
La trombe a passé, balayant tout sur son passage. Lý Toét se retrouve hébété. Mais où est Xã Xê ? Il sera tombé dans les pommes ! Il aura péri dans cette « dragonnade ! »

Ce n'est pas dans les pommes mais dans un tas de melons, parmi lesquels son crâne se confond, que Lý Toét le retrouve.

Mais tout a une fin. Il se fait tard. Il va falloir rentrer au village.

Ce n'est pas sans regret que nos compères quittent ce délicieux carnaval.

~



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La lune, souveraine, éblouissante, épand sur la plaine des gerbes de pierreries. La féerie du spectacle, le calme étonnant, la sérénité de la nuit, saisissent Lý Toét et Xã Xệ qui cheminent un moment en silence. Contemplant l'astre des nuits, ils évoquent en eux-mêmes, tout attendris, les belles légendes dont le récit a si souvent enchanté leur imagination d'enfants : la légende de la belle Hằng-Nga, le voyage de l'empereur Minh-Hoàng, la fable du petit Cuội qui paye ses mensonges sous un banian lunaire, l'histoire du crapaud d'or et du cannelier céleste, celle du « lapin de jade », la légende du vieux Nguyệt Lão, le Dieu des fils rouges...



L'atmosphère est si poétique que Xã Xệ ne peut s'empêcher de fredonner quelques vers. Mais, hélas ! son métier, son stage dans l'armée, et l'absorption quelque peu exagérée de tasses d'alcool de Văn-Điển, ne lui ont pas éclairci la voix. Il ne tire de sa gorge que quelques accents caverneux qui font vibrer désagréablement les pavillons auriculaires de maître Lý Toét.

« Vous feriez mieux de vous taire, maître Xã Xệ, et de prêter l'oreille aux chants alternés dont je perçois les échos harmonieux », lui dit-il.

Comme chaque année, en effet, jeunes gens et jeunes filles de la campagne, réunis en deux groupes, rivalisent d'esprit, de grâce et d'ironie en ces joutes poétiques dont le paysan tonkinois est si friand (hát trống quân). Assis de chaque côté d'une corde vibrante, de rotin ou de fer, tendue sur une caisse de résonance, chaque partenaire, se donnant la réplique, tourne un madrigal sentimental, grivois ou facétieux, à la grande joie des paysans rassemblés.

Ces chants alternés ravissent maître Lý Toét depuis son enfance et il ne manque pas, chaque année, d'assister dans l'ombre, à ces tournois où brille tant l'esprit de sa race. N'y avait-il pas autrefois, il y a bien longtemps, fourbi les premières armes de son esprit de répartie ?

Comme chaque année, maître Lý Toét invite Xã Xệ à presser le pas pour jouir plus vite du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

spectacle ; mais, comme chaque année, maître Xã Xê fait la moue et refuse sous le prétexte que « çà ne l'intéresse pas ».

A vrai dire Xã Xê n'a pas « le cœur pur comme la lune de la mi-automne » ; il ment comme cet affreux petit Cuội. Car vous pensez bien que « ça l'intéresse », mais il garde sur le cœur depuis plusieurs décades une blessure d'amour-propre qui vous expliquera son peu d'entrain à participer à ces ébats poétiques.

C'était il y a bien longtemps. Jeunes gens et jeunes filles du village, sous l'œil amusé des « anciens », s'étaient rassemblés dans la campagne, par une de ces nuits parfaites du 8e mois. Le jeune Xã Xê, qui avait vingt ans, le cœur pur et l'âme tendre, avait décidé de profiter de ces réunions nocturnes pour ouvrir son cœur à Mademoiselle Haricot, qu'il chérissait secrètement. Après avoir pincé la corde vibrante, pour créer l'atmosphère — « Phinh... phinh... » — il s'enhardit à déclamer les strophes d'un poème qu'il avait composé laborieusement en l'honneur de sa belle. Ayant épuisé toutes les fleurs de la rhétorique sino-annamite et les allusions littéraires les plus savantes, il terminait par cette déclaration : « Puisse le Dieu des fils rouges qui nous contemple m'unir à Mademoiselle Haricot pour l'éternité ! »

Mademoiselle Haricot, hélas ! se moquait du jeune Xã Xê autant que de son premier couvre-seins. Comme elle avait de l'esprit, elle improvisa une chanson à double sens qui fit mourir de rire garçons et filles assemblés. Cette chanson se terminait par cette phrase : « Puisse le cheveu qui termine votre personne se dérouler et venir jusqu'à moi. Je pourrais ainsi attirer sur mes lèvres ce délicieux melon qui vous sert de tête ».

Xã Xê faillit en mourir de dépit et de honte. Blême et sans force, il s'enfuit, abandonnant la partie, à la grande joie de la compagnie.

Depuis — *manet sub pectore vulnus* —, il n'a jamais plus participé à une séance de chants alternés.

Il se contente donc de souhaiter le bon plaisir à son ami Lý Toét et rentre seul en son logis où, assis sur sa natte devant la lune resplendissante, il siffle — et le mot est propre, car il use de ces délicieuses petites tasses chinoises à sifflet —, où il siffle, à petites lampées, quelques gorgées d'alcool de chrysanthème, pour oublier la méchanceté des hommes.

Mais il ne sait pas que celle-ci est sans bornes, car il n'a pas vu la magnifique lanterne que les garnements du village ont suspendue derrière son dos.



(Dessins de Manh-Quynh ; les dessins 2, 4, 5 et 8 sont inspirés des ex-journaux *Phong-Hoa et Ngày-Nay*.)

Université Côte d'Azur - Bibliothèques

ANNAM 1943

Interview de *M. le Résident Supérieur* GRANDJEAN

REPORTER. — Voulez-vous, Monsieur le Résident Supérieur, nous parler de l'Annam ?

M. GRANDJEAN. — Bien volontiers. Je ferai d'abord cette remarque : s'il est vrai pour tous les pays de la terre que la vie humaine est dominée par la géographie, cette considération est particulièrement vraie pour l'Annam qui s'étend du sud au nord, entre les 11e et 20e degrés parallèles, soit sur seize cents kilomètres, entre la Cochinchine et le Tonkin.

Ces seize cents kilomètres s'étendent entre le Pacifique et le Plateau Central indochinois. Il en résulte pour toutes les provinces de la côte ce caractère à la fois maritime et montagnard qui est l'un des charmes de l'Annam, le mariage harmonieux de la mer et de la montagne donnant tout au long de la route Mandarine des paysages d'une élégance et d'une grandeur infinies. Et cela sans aucune monotonie cependant, et au contraire dans une étonnante variété de formes et de couleurs, due aux véritables écrans climatiques que constituent les cols qu'il faut franchir entre Thanh-hoa et Phan-thiêt : d'abord le col de la Porte d'Annam, dans la province de Dông-hoi, au nord duquel l'Annam est semblable au Tonkin par les étés écrasants, par le crachin de l'hiver, par le rythme des moissons, par l'aspect des maisons, par le costume des habitants, par la lumière même qui baigne le paysage ; — puis le col des Nuages qui domine la baie de Tourane. Entre la Porte d'Annam et le col des Nuages s'étendent les provinces de Dong-hoi, de Quang-tri et de Thua-thiên. C'est une région bien différente déjà du Nord-Annam ; elle est plus fertile, plus douce, plus riante ; c'est là que se trouve sur les bords de la Rivière des Parfums, Hué la capitale ; — du col des Nuages au col de Cù-Mông s'étend une autre région bien délimitée, de caractère déjà méridional, où apparaissent, dès Quang-ngai, les premières cocoteraies et qui comprend les provinces de Faifoo, Quang-ngai et Qui-nhon ; — entre le col de Cù-Mông et l'imposant Varella se blottit la province de Song-cau, dont les paysages évoquent si étrangement, soit ceux des îles océaniennes, soit ceux des monts d'Auvergne ; enfin, au sud du Varella, avec les provinces de Nha-trang, Phan-rang et Phan-thiêt, commencent les aspects cochinchinois des gens et des choses. Vous voyez l'extrême variété des paysages d'Annam au long de la route Mandarine.

REPORTER. — Il y a aussi les hauts plateaux ?

M. GRANDJEAN. — J'allais vous en parler. Depuis Thanh-hoa jusqu'à Phan-thiêt, l'arrière-pays montagneux allonge ses crêtes et ses plateaux. Nous avons dans l'Annam du Nord des Mèos et des Muong, puis à partir de la province de Hà-tinh jusqu'à celle de Phan-thiêt, des Moïs, dont les tribus, fort diverses, occupent les hauts plateaux du Centre et du Sud Indochinois. Chacune des provinces de l'Annam, du nord au sud, a donc une région montagnarde. Mais nous avons cinq provinces purement moïs, celles de Djiring, Dalat, Banméthuot, Pleiku et Kontum. C'est là encore, de Phan-thiêt à Qui-nhon, un ruban de neuf cent cinquante kilomètres de route, s'ajoutant aux seize cents kilomètres de la route Mandarine, soit au total un parcours de plus de deux mille cinq cents kilomètres. C'est vous dire l'étendue de chacune des provinces d'Annam et le dur métier qu'y font les Résidents, les Mandarins, les fonctionnaires des divers services, surtout avec les difficultés actuelles de transport. C'est vous dire aussi que les tournées du Résident Supérieur sont toujours longues et parfois mouvementées.

REPORTER. — Dans ces conditions l'action politique et administrative doit être souvent difficile.

M. GRANDJEAN. — Elle y est certes moins aisée que dans d'autres pays de l'Union. Mais si la vie du peuple d'Annam est dominée par sa géographie, elle l'est aussi par son histoire. Et cette histoire lui a appris, depuis des millénaires, la fidélité, le loyalisme, l'obéissance à S. M. l'Empereur et à Son gouvernement. De cette tradition, le Protectorat français a largement bénéficié. La cité annamite est fondée sur les libertés à la base, dans le village, et sur l'autorité en haut, dans la dynastie, autorité représentée par la très souple et très vivante institution mandarinale.

Il en résulte une société à la fois très libre et très hiérarchique, suivant des principes curieusement identiques à ceux de l'école monarchiste française, tel qu'on les trouve dans Bonald dans de Maistre, dans Auguste Comte, dans Renan, dans Taine, dans Le Play et dans Maurras. Aussi les ordres de l'autorité politique et administrative ont-ils, aux yeux du peuple d'Annam, un caractère obligatoire et sacré. Nous sommes au pays de la tradition et de l'ordre, dans un pays de civilisation ancienne et affinée où le commandement se tempère de patience et de politesse et où l'exécution s'accompagne de bonne humeur et de respect. Nos paysans d'Annam ont aussi le sens du relatif et ils n'attendent pas de l'Etat qu'il fasse leur bonheur. Ils ne comptent pour cela que sur eux-mêmes. Ils ne demandent à l'Etat que l'accomplissement de ses grandes fonctions : la paix extérieure, une bonne administration, une justice aussi exacte que posible, l'exécution des grands travaux d'intérêt public pour lesquels il est seul outillé, et pour tout cela des impôts modérés.

C'est un peuple de laboureurs où les grands propriétaires sont très peu nombreux et où les propriétaires d'un seul « mâu », soit un demi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hectare, sont l'immense majorité. Les sept millions d'habitants de l'Annam sont presque tous des paysans. La population totale des villes dépasse à peine cent mille âmes. C'est donc, vous le voyez, la paysannerie qui constitue l'essentiel de la population annamite.

REPORTER. — Sans doute en tirez-vous quelques conséquences aux points de vue économique et politique ?

M. GRANDJEAN. — Evidemment. Et la première est que les intérêts paysans priment tous les autres en ce pays. D'où ce principe que toutes les sommes qui restent à l'Etat quand il a payé les dépenses obligatoires de personnel et de matériel, doivent y être consacrées aux grands travaux d'hydraulique agricole, puisqu'en Annam comme dans tous les pays à riz, le grand problème est de se rendre maître de l'eau. A ce devoir, l'Etat n'a pas manqué. Je ne vous dirai pas des chiffres que chacun de nous aurait oubliés dans cinq minutes. Mais c'est avec des dizaines de millions de piastres fournies par la Métropole et par le Budget général et avec le travail de centaines de milliers d'hommes et de femmes d'Annam, que l'on a élevé des barrages et creusé des canaux qui irriguent des centaines de milliers d'hectares.

C'est surtout sur les provinces de Thanh-hoa et de Vinh dans le nord, qu'a porté l'effort. Le tour de Hà-tinh est maintenant venu. Dans le sud, la plaine de Tuy-hoa a été entièrement transformée. Je ne cite pas d'autres travaux moins importants, qui ont été exécutés sur les fonds du Budget local et des budgets provinciaux, mais ils sont nombreux. Cet effort n'est pas interrompu : c'est maintenant dans le Quang-ngai que l'on construit un grand barrage. C'est grâce au concours de la France et du Gouvernement général qu'est possible l'exécution des travaux les plus importants dont le prix de revient dépasse de beaucoup les possibilités du Budget local.

Ainsi, se matérialise sur le sol d'Annam la solidarité qui lie les cinq pays de l'Union Indochinoise. Cela, le plus humble des laboureurs le sait et le médite devant sa rizière fertilisée. Et cette pensée ne contribue pas peu à maintenir la confiance et la paix sociale. En vérité, ces travaux d'hydraulique agricole sont les plus efficaces de tous au point de vue politique. A cet égard ils sont toujours très largement « payants ».

REPORTER. — Votre pensée, Monsieur le Résident Supérieur, paraît dominée par le politique ?

M. GRANDJEAN. — Certainement. Je crois au « politique d'abord » non pas dans l'ordre de l'éthique, mais dans l'ordre du réel. Il faut assurer d'abord les conditions essentielles de l'ordre humain pour que la civilisation soit possible. Et l'économique n'est évidemment qu'une des conditions du politique.

C'est dans ce but que le Gouvernement de Sa Majesté et le Protectorat travaillent actuellement à deux réformes de base que je considère comme essentielles : la réforme scolaire, qui consiste à ouvrir dans chaque village, une école élémentaire étroitement adaptée à la vie agricole ; et la réforme communale qui consiste à substituer à l'élection, pour le choix des notables, la sélection naturelle qu'opère la vie et que constate l'autorité politique.

A un échelon supérieur, la réforme du mandarinat poursuivie depuis plusieurs années améliore chaque jour davantage le fonctionnement de l'Administration et de la justice. Aussi, est-ce dans le calme et la confiance que le peuple d'Annam travaille et apporte une contribution importante au maintien de l'économie générale indochinoise. De la paix extérieure et intérieure dont il jouit dans un monde en feu, de l'administration sage et prévoyante dont il bénéficie, le peuple d'Annam sait qu'il est redevable à son Souverain et au Gouverneur Général. Il les unit tous les deux dans la reconnaissante et respectueuse affection qu'il garde dans son cœur humble et fidèle à l'Annam et à la France.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA FORÊT INDOCHINOISE

par CONSIGNY

DANS un pays aussi vaste, qui s'étend du 8e au 23e degré de latitude Nord, où les plaines ne le cèdent pas quant à l'étendue aux massifs montagneux, où la pluviosité varie de moins de 500 mm. à Cana à plus de 4 mètres au Bokor, les forêts présentent nécessairement des types très variés qu'accentue encore le sol tantôt calcaire, tantôt sablonneux, plus souvent argileux. Enfin l'action de l'homme a transformé les paysages primitifs soit en améliorant les peuplements, soit, hélas ! beaucoup plus souvent en les saccageant.

Notre but, dans ces quelques lignes, est simplement de décrire les divers peuplements existants, de telle sorte que le profane au cours de ses déplacements puisse les reconnaître et de telle sorte aussi qu'il ait plaisir à les parcourir ; car, à une époque où le monde commence à être connu sur toutes ses faces, il ne reste plus guère, pour ceux qui ont le goût des explorations, que les forêts profondes. Loin des sentiers battus, un coupe-coupe à la main pour s'ouvrir un passage au milieu des lianes, le marcheur va de merveilles en merveilles : ravins encaissés où coulent des ruisseaux souvent très clairs, cascades inattendues, crêtes d'où la vue domine très loin, aspects de parc, étangs sur le bord desquels paissent des cerfs, voire des bœufs sauvages. De temps à autre, une faisane, plumes hérissées, se précipite pour défendre sa couvée. Et puis il y a la joie de la difficulté vaincue, parfois fort péniblement, lorsque, enfin, grâce à la boussole, on retombe sur la rivière, la route ou la clairière que l'on avait visée au départ.

***

Cherchons à classer les forêts indochinoises en un certain nombre de types faciles à reconnaître. Nous distinguerons d'abord les forêts basses et périodiquement inondées et les forêts hautes dans lesquelles le collet des arbres est toujours au-dessus du niveau des eaux.

FORÊTS INONDÉES.

Nous les diviserons en quatre types :

TYPE A. — Forêts en bordure de mer, sur boues alluviales, inondées à chaque marée. C'est ce que l'on appelle la mangrove. L'essence la plus caractéristique est le palétuvier ou Duoc (*Rhizophora conjugata* et *mucronata*). De très bonne heure, le jeune plant émet de vigoureuses racines adventives et s'arc-boute ainsi pour consolider ses assises dans cette boue fluide. L'aspect de ces peuplements est donc assez original. Le sol est encombré de ces racines qu'il faut enjamber à chaque pas ou plus exactement, étant donné la consistance du sol, sur lesquelles il faut marcher en équilibre. Le bois de cette essence convient particulièrement à la fabrication du charbon, c'est pourquoi cette région de la pointe de Camau, toute couverte de mangrove, est le centre de la fabrication du charbon de ménage.

Là, marcher à pied est sans charme mais, par contre, les larges rivières bordées d'arbres formant murailles verticales tout du long, offrent des parcours variés, pittoresques, aux couchers de soleil merveilleux, dont les eaux souvent phosphorescentes éclairent la nuit le sillage des barques et ceux des poissons très nombreux dans ces parages. Parfois un lamantin précède l'embarcation, plongeant et réapparaissant tour à tour.

TYPE B. — Derrière cette forêt se trouve une zone encore inondée mais où l'eau douce contrebalance la salure de la mer et où le palétuvier ne peut pas pousser. C'est alors le tram ou niaouli (*Melaleuca leucadendron*) qui règne en maître. Sur de très vastes étendues, particulièrement le long de la côte ouest, de Hà-tiên au Sông Ong-Doc, on trouve cet arbre en peuplements purs, facilement reconnaissable à son écorce blanche faite de lamelles superposées et dont l'usage va se généralisant comme isolant, les feuilles froissées entre les doigts dégagent une odeur de citronnelle. C'est de cet arbre que l'on extrait l'essence de niaouli et de là le Goménol. Le bois est un excellent bois de feu et, lorsqu'il atteint une taille suffisante, il est imbattable pour la consolidation des sols vaseux avant construction. Saigon est entièrement construite sur fondation de caicongs de tram et c'est peut-être la raison pour laquelle les forêts de l'Ouest sont tellement appauvries.

Le tram pousse également dans les eaux non salées lorsque celles-ci sont alunées. C'est pourquoi, de nombreuses régions inondées pourraient être couvertes de tram, en particulier la plaine des Joncs, en Cochinchine, et au Cambodge partout où l'inondation ne dépasse pas un niveau trop élevé.

TYPE C. — *Forêts inondées en eaux douces.* — C'est principalement au Cambodge que l'on trouve ces formations autour du Grand Lac, sur les bords duquel s'installa naguère la vieille civilisation khmère. Ce lac en dérivation sur le Mékong lui sert de volant lors de ses crues et les eaux coulent tantôt du lac vers le Mékong, tantôt du Mékong vers le lac ; ce qui donne lieu aux fêtes connues sous le nom de « Fêtes des Eaux ». Le lac passe donc par des alternatives de hautes et basses eaux avec une différence de niveau de 10 mètres. On conçoit que dans ce pays relativement plat cette inflation ne s'effectue pas sans débordements considérables. Il y a donc toute une zone périodiquement inondée et qui ne peut supporter qu'une forêt spéciale, que l'on appelle d'ailleurs la « forêt noyée » du Cambodge, à base de bois excellents pour le feu : le taour et le roteang, avec d'autres essences telles que le krabau (*Hydnocarpus anthelmintica*) dont la graine fournit l'huile de chaulmoogra, utilisée contre la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lèpre ; le tonlea (*Capparis*), donnant un excellent bois de saboterie ; le sdey (*Crudia*), bois très résistant, bien veiné, etc...

La coupe se faisait autrefois en profitant de la période des eaux moyennes et hautes. Le bûcheron en barque parcourait la forêt et ébranchant les arbres laissait tomber dans sa barque les produits exploités. Aujourd'hui, en raison de l'intérêt que présente la forêt pour la régénération des milliards de poissons dont chaque année les Cambodgiens font des pêches miraculeuses, la coupe est interdite.

C'est là un spectacle inoubliable que de circuler en barque ou en canot sous la frondaison des arbres, chaque clairière est un lac, chaque alignement d'arbres forme un canal enchanteur. Mais en passant il faut bien prendre garde de frôler les branches car elles sont couvertes de fourmis rouges, que l'inondation a refoulées. De temps à autre, un îlot fait de main d'homme élève au-dessus des flots une pittoresque pagode cambodgienne ; aux alentours un village flottant groupe les fidèles qui suivront les eaux descendantes afin de se trouver toujours à proximité de leurs lieux de pêche. Des gisements préhistoriques, à Samrong-Sen en particulier, attestent l'intérêt qu'ont de tous temps présenté ces régions où de véritables pêches miraculeuses se font chaque année à la bonne époque.

Type D. — Dans ce type peuvent entrer tous les terrains inondés et particulièrement ces marais de montagne si typiques aux environs de Dalat. Souvent d'ailleurs, les forêts en sont absentes et ce sont de vastes prairies mouilleuses pleines de nepenthes, avec leurs énormes cornets gobe-mouches ou de petits droseras dont les feuilles cilliées agrippent comme une main à cent doigts l'insecte qui s'y est posé. Des orchidées de terre d'un blanc nacré fleurant l'abricot, puis des joncs, des carex à perte de vue, s'y trouvent aussi.

Forêts hautes.

Et nous passons maintenant aux forêts hautes : celles qui ne sont jamais sujettes à l'inondation.

Nous pourrons subdiviser ce groupe en deux sous-groupes : forêts à espèces peu nombreuses, forêts à essences variées.

Nous avons constaté, en effet, pour les forêts inondées des divers types que les conditions d'inondation ne sont supportées que par une petite quantité d'espèces : palétuviers dans le premier cas, tram dans le second, quelques essences dans le troisième et très peu dans le quatrième.

Or ces conditions précaires, auxquelles ne résistent que quelques essences rustiques, peuvent se retrouver sous d'autres formes que l'inondation. Ce seront par exemple des terrains rocheux ou poreux à l'excès ou encore des terrains que le passage continuel des feux de brousse ont stérilisé. Dans ces zones, nous retrouverons un ensemble de circonstances défavorables auxquelles ne pourront résister qu'un petit nombre d'espèces particulièrement robustes.

***

Type E. — Dans ce sous-groupe à espèces peu nombreuses nous classerons en tout premier lieu les forêts de pins si connues de tous les Indochinois assez favorisés pour pouvoir jouir de temps à autre de quelque repos à Dalat. De par leur charme et la variété des paysages qu'elles offrent, ces forêts odorantes sont celles qui rappellent le plus aux Européens les forêts de leur pays natal. Lorsque au matin, le soleil joue dans le brouillard, illuminant le sous-bois, dorant les troncs argentés des pins de Dalat au bord d'un clair ruisseau tout en cascadettes, le campeur oublie les fatigues de la veille. Un bain glacé les supprime aisément d'ailleurs, et puis ce sont des heures de marche sous les pins lorsque l'on est sur les plateaux de Dalat.

Type F. — Les bang-lang aussi : ces arbres à l'écorce blanche tourmentée de cannelure longitudinales, se voient souvent en peuplement presque pur sur des terres brunes trop rocailleuses pour supporter la véritable forêt dense qui couvre la terre rouge. Le séjour et la promenade y sont moins agréables que sous les pins, car ces peuplements ne sont presque jamais des peuplements montagnards et dans cette terre argileuse on rencontre plus d'une sangsue, l'une des bêtes sinon les plus dangereuses, du moins les plus répugnantes et les plus énervantes d'entre celles qui hantent les forêts.

Type G. — Un troisième aspect de ces peuplements à essences dites sociales, parce qu'on les y trouve groupées, est ce que l'on appelle la forêt claire. Sur des sols devenus sablonneux par lavage de l'argile consécutif à une destruction de la forêt primitive, de grands arbres à feuilles rigides étendent leurs branches que rien ne gêne au-dessus d'herbes ou de bambous nains, sur des milliers de kilomètres carrés. C'est surtout au Cambodge et aussi dans le Sud-Laos et le Sud-Annam que l'on rencontre cette formation forestière.

Là se retrouve, avec la beauté des arbres en moins, l'aspect de parc des forêts de pins. La circulation est aisée à condition de suivre des sentiers d'ailleurs nombreux, en général. Les sangsues ont fui la sécheresse de ces lieux, on y trouve par contre beaucoup de gros gibiers. Ce sont les zones d'élection de l'éléphant, du gaur, du bœuf sauvage, des cerfs de toutes tailles, surtout si quelques collines voisines et bien boisées permettent de trouver ombre et fraîcheur pendant les heures chaudes. Car elles sont dures dans ces zones, les heures voisines de midi. La chaleur s'emmagasine dans les herbes sèches dont l'odeur prend à la gorge. Les rivières, en saison sèche, sont en général taries ; c'est un petit pays de la soif, mais jamais sur de bien grandes étendues, car les grandes rivières coulent toute l'année et dans les montagnes voisines, des ruisseaux murmurent.

Que de fois, dans ces plaines, sous les dau (*Diptérocarpus divers*), les cachat (*Shorea obtusa*), le cam-xe (*Xylia dolabriformis*), j'ai admiré des troupeaux d'éléphants ou de bœufs sauvages ! Les chevreuils et les cerfs y sont monnaie courante et les pistes de sable gardent la trace des fauves pendant de nombreux jours.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA FORÊT INDOCHINOISE



Crêtes d'où la vue domine.



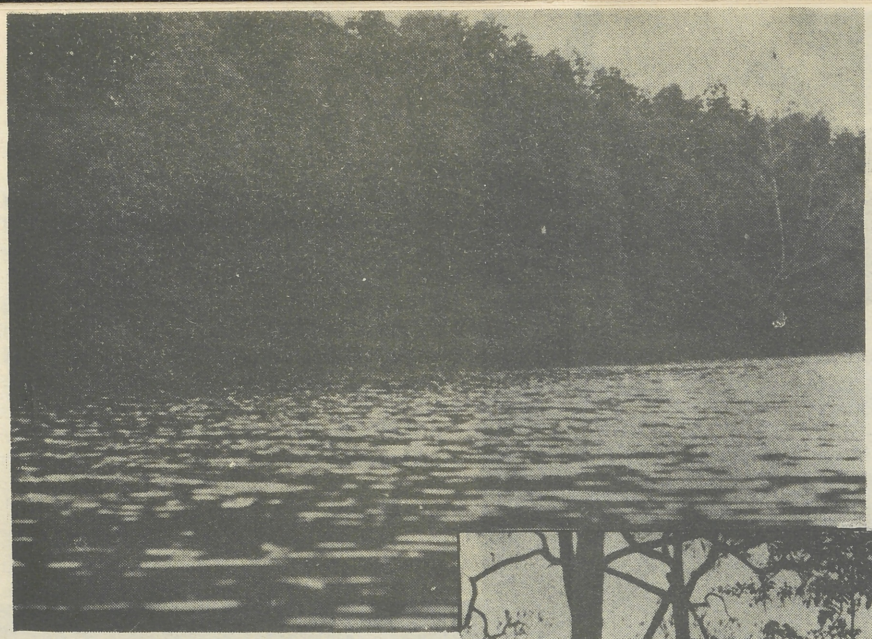
↑ Aspects de parc.



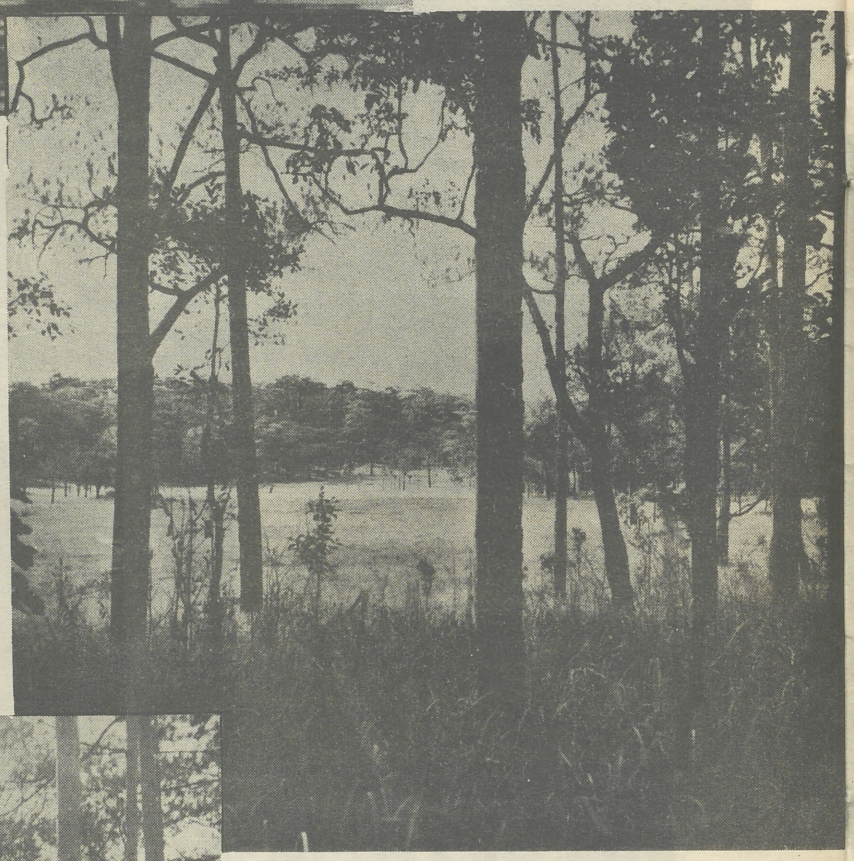
← Là, marcher à pied est sans charme.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA FORÊT INDOCHINOISE



↑ *Les rivières bordées d'arbres formant murailles verticales.*



↑ *... Ces marais de montagne, si typiques à Dalat.*



← *... Lorsque, au matin, le soleil joue dans le brouillard.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



... Un clair ruisseau,
tout en cascadettes.

Les Banlang aussi,
ces arbres à l'écorce
blanche, tourmentée
de cannelures...





... C'est ce qu'on appelle
la forêt claire.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA FORÊT INDOCHINOISE



... Sans oublier les peuplements purs de bambous.



Ce sont ces forêts qui, à l'aspect, paraissent les plus riches. →



← *En altitude, ce sont des chênes, des conifères...*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Type H. — Telles sont les principales forêts sèches à essences peu nombreuses. On peut y ajouter les forêts à *Dacrydium* ou hoang-dan sur les sommets des buttes calcaires du Tonkin et sur les plateaux stériles du Bokor, les peuplements de peumou (*Fokienia*) sur les hautes altitudes de la chaîne du Fan-Si-Pan, sans oublier les peuplements purs de bambous, résultat des dévastations de la sylve primitive, et nous aurons énuméré les principales formations à essences sociales.

⁂

Il nous reste donc à parler de la dernière catégorie de forêts : celle où les essences se pressent en variétés considérables. Sur un même hectare, il n'est pas rare d'y compter plus de cent espèces différentes, certaines de bons bois, d'autres, au contraire, dont le bois est peu apprécié. Ce sont ces forêts qui à l'aspect paraissent les plus riches, on les appelle forêts épaisses. Le couvert y est dense, car elles se développent sur bons terrains ; terres grises. brunes ou rouges si connues des planteurs. Là, grâce à une fertilité satisfaisante, toutes les espèces peuvent croître et de là vient qu'elles se trouvent si nombreuses, luttant les unes contre les autres. C'est là que les grands arbres atteignent leur développement maximum. Certaines espèces de dau et le sao atteignent jusqu'à 3 mètres de diamètre et 60 à 70 mètres de hauteur. Ce sont les géants de la forêt indochinoise. Un sao abattu à Baria avait à lui seul 65 mètres cubes de bois utilisable ! De tels arbres ont au moins 700 à 800 ans d'âge, chefs-d'œuvre de patience de la nature qui, ajoutant cellule après cellule, a haussé vers le ciel sur ce splendide mât de pavillon, l'étendard vert des frondaisons de l'arbre, clamant ainsi la victoire de la forêt. Hélas ! trop souvent victoire éphémère, l'homme impatient préférant à ces géants multicentenaires le rapport annuel d'une herbe rampante.

Type I. — Ces forêts épaisses varient en richesse et en composition avec le sol et surtout avec l'altitude. En bas, c'est le règne des arbres de la famille des légumineuses : dang-huong (*Pterocarpus*), cam-xe (*Xylia*), cam-lai et trac (*Dalbergias*), lim (*Erythrophloeum* dans le Nord, *Pellophorum* dans le Sud), go (*Sindora* et *Pahudia*), xoay (*Dialium*) ; de la famille des Dipterocarpacées : dau (*Dipterocarpus*), ven-ven (*Anisoptera*), chai (*Shorea*), sen (*Shorea*), sao (*Hopea*), lau-tau (*Vatica*) ; de la famille des myrtacées : tram divers ; de celle des Tiliacées, des Guttifères, des Rosacées, etc... L'énumération des essences les plus fréquentes remplirait à elle seule trois ou quatre pages de cette revue et serait particulièrement fastidieuse.

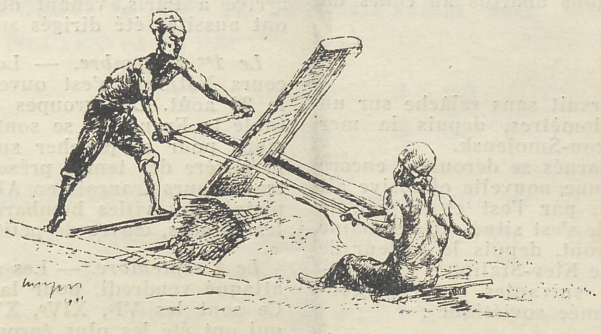
Type J. — En altitude, ce seront des chênes fort nombreux avec des conifères (*Podocarpus, Ketelceria, Dacrydium*), des ternstroemiacées, des ficus, etc...

⁂

Toutes les forêts indochinoises, méritant le nom de forêt, peuvent être classées dans l'un de ces types malgré des variations considérables dans l'intérieur du type. C'est ainsi que nous ne trouverons aucune essence commune entre les forêts épaisses d'altitude au Cambodge et celles du même type dans le Haut-Tonkin. Mais pour celui dont la cervelle n'est pas encombrée de noms latins, l'aspect est très semblable.

Quel qu'en soit le type, toutes ces forêts méritent d'être parcourues. Comme dit le poète : « Au plus profond des bois, la patrie a son cœur » ; on connaît mal un pays dont on n'a pas visité les forêts, car elles sont le vestige de l'état du sol au premiers âges de l'histoire de l'homme. C'est contre cette luxuriance qu'il a fallu lutter pour gagner la place des cultures. Souvent de cette lutte ancestrale, l'homme garde le souvenir et n'aime pas la forêt. Injuste conception des services qu'elle rend. Ce n'est qu'avec une civilisation plus avancée que se développe l'amour de l'arbre ; heureusement car, pour citer encore André Theuriet :

Un peuple sans forêt est un peuple qui meurt.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 31 AOUT AU 6 SEPTEMBRE 1943

Pacifique.

Les attaques de l'aviation navale japonaise ont été principalement dirigées cette semaine contre les bases avancées alliées de l'archipel des Salomon.

Le 27 août, deux raids ont été effectués sur la Nouvelle-Géorgie ; le 31 août et le 4 septembre deux autres ont été effectués sur la nouvelle base alliée de Bilao, sur l'île de Vella-Lavella, dans l'archipel des Salomon.

Les forces aériennes alliées, de leur côté, ont effectué une série d'attaques aériennes contre les bases japonaises de la Nouvelle-Guinée, notamment sur Hansa Bay, le 26 août ; sur Hansa Bay, Madang, Wewak, le 28 août ; Madang, le 1er septembre, perdant un total de 31 avions ; sur l'île de Kolombangara, les 31 août et 2 septembre ; enfin sur l'île Bougainville, les 30 août et 2 septembre.

Les bombardiers à long rayon d'action ont de plus bombardé l'île Marcus, située à mi-chemin entre l'île de Wake et le Japon, le 1er septembre, et Maikor, dans le groupe d'Arou, dans la mer Arafura, le 30 août.

Italie.

Dix jours après la fin de la campagne de Sicile, les troupes de la VIIIe Armée britannique ont effectué leur débarquement sur le continent italien le 3 septembre au matin, sur la côte occidentale de Calabre, aux environs de Reggio.

Ce débarquement avait été préparé depuis plusieurs jours par d'incessants bombardements de batteries terrestres établies aux environs de Messine, de l'aviation, et de grosses unités navales britanniques, le 31 août contre Reggio, ainsi que par un débarquement de Commandos, le 29 août, dans le même secteur.

Après être entrées violemment en contact avec les troupes de la défense germano-italienne, les troupes britanniques se sont dirigées en deux colonnes, partant vers le nord en direction de Scilla, et vers l'est dans l'intérieur du pays.

Le 4 septembre, Reggio, San Giovanni et Melitto étaient occupés et un nouveau débarquement britannique était effectué sur la côte sud de Calabre, entre Mellitto et le cap Spartivento.

Le 5 septembre, la bande de terrain occupée par les forces de débarquement s'étendait sur 50 kilomètres en longueur et 6 kilomètres en profondeur.

Selon le communiqué italien, plusieurs navires de débarquement auraient été coulés avant d'atteindre la côte, et de nombreux avions abattus au cours de combats aériens.

Russie.

La campagne d'été se poursuit sans relâche sur un front de plus de 1.000 kilomètres, depuis la mer d'Azov jusqu'à la route Moscou-Smolensk.

Bien que des combats acharnés se déroulent encore sur le front du Mius, et qu'une nouvelle offensive ait été lancée contre Smolensk, par l'est et le sud, le centre principal de la bataille s'est situé cette semaine sur la partie centrale du front, depuis le secteur de Koursk jusqu'à la voie ferrée Kiev-Stalino.

Successivement, les villes suivantes ont été occupées par les troupes de l'armée soviétique :

— Le 31 août, Yelnia, à 80 kilomètres au sud-ouest de Smolensk ;

— Le 1er septembre, Glokov, à 75 kilomètres à l'ouest de Sviesk-Rylsk, à 50 kilomètres au nord-est de Bielopolie, et Dorogobuj, à 75 kilomètres au nord de Smolensk ;

— Le 2 septembre, Sumy, à 150 kilomètres au nord-ouest de Kharkov, et Gluskovo, à 50 kilomètres au nord de Sumy ; Voroschilovic, à 25 kilomètres au sud-ouest de Voroschilovgrad ; Lissichansk et Slaviansk, à 25 kilomètres à l'ouest de Voroschilovgrad ;

— Le 3 septembre, Proletorsk et Putivl, dans le secteur de Konotop ;

— Le 4 septembre, Gorolovka, à 40 kilomètres au nord-est de Stalino, et Ilovaykskaya, à 40 kilomètres à l'est de Stalino.

Selon les commentateurs allemands, le haut commandement soviétique lance sans cesse dans la bataille d'importantes troupes fraîches sur les points les plus fragiles du front allemand, afin de hâter les opérations en prévision des premières pluies d'automne qui entraveront inévitablement la poussée russe.

EN FRANCE

Le 30 août. — Toutes les villes et toutes les bourgades de la zone sud ont célébré dimanche le troisième anniversaire de la Légion.

— A Vichy, M. Lachal, directeur général de la Légion, a lu un manifeste dans lequel il a déclaré notamment : « L'armistice n'a pas mis fin aux malheurs, ni aux dangers qui pèsent sur notre destin.

» La Légion est la gardienne de l'idéal pour lequel tombèrent ceux de 1914-1918, ceux de 1939-1940 et ceux que leurs sacrifices proposent à la méditation.

» Nous voulons tous une France libre et prospère. Mais si nous nous séparons par des solutions et des méthodes, nous risquons de nous égarer dans la haine, d'agir à l'encontre de nos suprêmes aspirations.

» C'est pourquoi dans toute leur ferveur patriotique, les combattants qui glorifièrent la patrie par leur victoire, qui l'enrichirent par des conquêtes lointaines ou qui la défendirent désespérément dans l'infortune, se sentent autorisés à lancer à leurs frères, dont ils protégèrent la vie et les biens, un suprême appel à l'unité.

» Riches d'une civilisation millénaire, les Français n'ont qu'à puiser dans leur propre fonds pour trouver les solutions par lesquelles ils assureront son relèvement. »

Le 31 août. — Un convoi de prisonniers libérés est arrivé à Paris, venant de Compiègne. Les rapatriés ont aussitôt été dirigés sur les centres d'accueil.

Le 1er septembre. — Le troisième congrès du Secours National s'est ouvert à La Bourboule depuis le 28 août. Des groupes de délégués sont venus de toute la France et se sont répartis en onze commissions pour se pencher sur les problèmes posés par la misère des temps présents : aide aux familles des travailleurs français en Allemagne, évacuation des sinistrés des villes bombardées, centres d'accueil pour les enfants, œuvre de petits réfugiés, collectes, etc...

Le 4 septembre. — Les avions anglo-américains ont attaqué vendredi, pour la première fois, la capitale. Ce sont les VIe, XIVe, XVe et XVIe arrondissements qui ont été les plus éprouvés. Des bombes sont tombées également en banlieue. Vendredi soir à 22 heures le bilan s'établissait ainsi pour le département de la Seine : 88 morts et 190 blessés hospitalisés, 25 blessés légers.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

La Légion en Indochine.

La fête anniversaire du 30 août a été pour toute l'Indochine légionnaire l'occasion de faire le point.

En mai 1942, la Légion en Indochine groupait 3.300 adhérents. De 2.009 en juin 1941, 3.344 en février 1942, l'adhésion des volontaires a aujourd'hui porté cette masse à près de 7.000.

A la différence de la Métropole, la phase constitutive a été ici celle du démarrage en profondeur. Nous avons donc à parcourir le chemin inverse : à chercher l'homogénéité dans les esprits, à sélectionner les cadres, à mettre au point les méthodes d'action, de la propagande en particulier.

Le salut de l'Indochine française exige que cette unité extérieure soit une unité réelle.

Que ce grand rassemblement obtenu soit un bloc sans fissure.

Que sa cohésion soit parfaite à l'appel du Chef pour que son efficience soit irrésistible.

Il n'est que temps que la préparation des Français aux imprévus du destin ne soit plus dépassée par les événements !

(LEGIONNAIRE DU TONKIN, 2e quinzaine d'août 1943.)

Majuscules.

Le *Courrier d'Haiphong* s'élève contre les entorses données, non pas à l'orthographe, mais au bon usage.

Mais cette indifférence aux règles d'une écriture correcte se traduit surtout de façon choquante par l'abus des majuscules. On ne met plus maintenant des majuscules seulement aux noms propres, au début d'une phrase et devant certains mots ayant par leur application spéciale un caractère de nom propre, ou exprimant un titre à mettre en relief ; on les sème partout, au petit bonheur, au hasard et sans la moindre réflexion.

Dans une dépêche récente, M. Litvinov à lui tout seul n'accumule pas moins de neuf majuscules « Commissaire du Peuple Adjoint aux Affaires Etrangères, Ambassadeur Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire... ». Autrefois on aurait écrit plus simplement « commissaire du peuple adjoint aux Affaires étrangères, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire », car seul le mot Affaires étrangères désigne un organisme spécial ayant en réalité le sens d'un nom propre ; tout le reste n'est qu'une suite de titres communs à une foule de gens et n'ayant aucun caractère personnel.

Il serait temps de revenir aux principes d'ordre et de bon sens, de limiter l'emploi des majuscules aux noms propres et aux titres supérieurs qu'il s'agit de mettre en relief. D'ailleurs tout se fait n'importe comment ; on voit alternativement Secrétaire Général, secrétaire général, secrétaire Général, Intendant général, chef d'Escadron, etc... La fantaisie ne connaît plus aucune limite ; mettre des majuscules, ça fait plus riche, chacun les sème à sa convenance. Ce sont le sens et le bon sens qui doivent seuls commander l'emploi des majuscules, laissé de plus en plus au hasard.

(COURRIER D'HAIPHONG, 26 août 1943.)

Un sport qui renaît.

La Commission centrale des poids et haltères du Tonkin, que préside avec tant de distinction et de dévouement M. E. Goutelle, a décidé de réunir désormais les trois spécialités qui intéressent les habitués des gymnases, à savoir : les poids et haltères, la lutte et les agrès. Un projet de règlement de la lutte a déjà été élaboré ; il est clair, précis et complet. Il paraîtra, prochainement, sous sa forme définitive.

La lutte est un sport complet qui provoque, en un temps minimum, un travail musculaire intense et généralisé, mais est exempt de toute brutalité. Il est aussi spectaculaire que la boxe, exige un matériel réduit, une tenue peu coûteuse, il développe chez ses fervents les qualités de décision, de ténacité dans l'effort, de confiance en soi et de noblesse.

Il est grand temps que la lutte reprenne dans le domaine de l'éducation physique et des sports la place de choix qu'elle y détenait autrefois, à juste titre, car elle est de nature à contribuer puissamment à l'amélioration physique et morale de la race. La Fédération sportive du Tonkin, que son initiative honore, l'a parfaitement compris.

(COURRIER D'HAIPHONG du 2 septembre 1943.)

AUX ÉDITIONS ALEXANDRE-DE-RHODES

Viennent de paraitre :

I. — **Le Tome II de la traduction du "KIM VAN KIEU"** par NGUYÊN-VAN-VINH :

Édition ordinaire : **3 $ 00** (*frais de port :* **0 $ 80**)
Édition de luxe : **8 50** (— : **1 20**)

II. — **"CHINH-PHU-NGAM"** (*complainte de la femme d'un guerrier*), texte en quốc-ngữ, traduction littérale, traduction en français courant, notes et commentaires par BUI-VAN-LANG :

Édition ordinaire : **1 $ 50** (*frais de port :* **0 $ 47**)
Édiiion de luxe : **5 00** (— : **0 90**)

Dépositaire général : MAI-LINH, 21, Rue des Pipes, HANOI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

Du 30 août au 5 septembre 1943.

L'ouvrage hydraulique de Kokithom.

Phnom-penh, 30 août. — Jusqu'à ce jour, les inondations du Mékong n'avaient, car trop lointaines, qu'une influence restreinte sur les khums de Kolithom, Samrong Thom, et Banteai Dejk. Tenant compte des vœux des habitants, l'Administration, en vue d'accroître l'alluvionnement, a fait construire un ouvrage hydraulique qui permettra aux eaux d'inondation chargées du limon fertilisateur d'atteindre les dépressions intérieures.

C'est cet ouvrage, appelé à rendre aux propriétaires terriens de Kokithom les plus grands services, que S. M. Sihanouk vient de visiter. Parlant à la population venue l'accueillir, le Souverain a insisté sur les efforts faits par l'Administration pour continuer, en des temps aussi difficiles, la série des grands travaux hydrauliques destinés à revaloriser les terres.

Raid d'avions.

Hanoi, 31 août. — Deux formations d'avions américains, survolant le Tonkin dans l'après-midi du mardi 31 août, lâchent des bombes sur la banlieue de Hanoi et mitraillent les environs de Lang-son, causant 18 blessés parmi la population indochinoise.

Réceptions.

Saigon, 31 août. — L'Amiral reçoit en audience S. E. Yoshizawa.

Visites de l'Amiral à Saigon-Cholon.

Saigon, 31 août. — Le Chef de la Fédération consacre la matinée à la visite des divers chantiers de la région. Au jardin de la ville, il examine les travaux de remise en état du parc où s'élevaient, au début de l'année, les pavillons de l'exposition. Il visite ensuite successivement le cercle hippique en cours de construction, les nouveaux locaux de l'Inspection du Travail, le nouveau marché de Câu Ong Lanh, la Maison de la Légion et enfin le centre de jeunesse féminine.

La population de Kouang-tcheou-wan et le Secours National.

Dalat, 31 août. — Le Territoire de Kouang-tcheou-wan a souscrit depuis le début de la guerre une somme totale de 248.202 piastres en faveur du Secours National et des victimes des bombardements.

Dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Dalat, 31 août. — M. Lê-thanh-Long, dôc-phu-su en retraite, conseiller fédéral de l'Indochine, est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

L'Amiral au Cap.

Saigon, 1er septembre. — L'Amiral Decoux visite au cap Saint-Jacques la colonie de vacances scolaires de l'Est cochinchinois qui a pu héberger cet été 600 enfants. Il inspecte ensuite les travaux en cours d'exécution du port de pêche de Bên-dinh et les travaux d'assèchement des marais de Tiwan.

Message de la Légion au Maréchal.

Saigon, 1er septembre. — L'Amiral Decoux a transmis au secrétaire d'Etat à la Marine et aux Colonies le télégramme suivant :

Saigon, le 30 août 1943.

A l'occasion du troisième anniversaire de la Légion célébré aujourd'hui sous le signe de l'union de tous les Français et de l'unité française, tous les légionnaires de la Fédération me prient de vous demander de bien vouloir transmettre au Maréchal l'assurance de leur fidélité fervente et de leur foi dans les destinées de la France et de l'Empire.

Tirage de l'Emprunt indochinois.

Hanoi, 1er septembre. — Le 86e tirage de l'emprunt indochinois 1922 a lieu à la Direction des Finances.

La solidarité franco-indochinoise.

Dalat, 1er septembre. — L'Amiral Decoux met à la disposition du secrétaire d'Etat à la Marine et aux Colonies une somme de un million de francs provenant des fonds recueillis par le Comité d'Assistance franco-indochinoise aux victimes de la guerre. Cette somme est destinée à être répartie au nom de l'Indochine française entre les victimes des derniers bombardements et, notamment, celles de bombardement de la Seine-et-Oise du 24 août.

Retour de l'Amiral à Dalat.

Dalat, 2 septembre. — L'Amiral et Mme Jean Decoux quittent le Cap pour regagner Dalat. Le Chef de la Fédération visite en cours de route le centre d'inspection de la Société indochinoise de plantations d'hévéas.

Envoi de cartes postales en France.

Hanoi, 3 septembre. — Le Gouvernement général de l'Indochine fait connaître qu'une occasion maritime est susceptible de se présenter prochainement en vue de l'envoi en France de cartes postales.

Raid d'avions.

Hanoi, 3 septembre. — Un avion américain mitraille — sans résultats, heureusement — le monastère de Taphing, près de Chapa, monastère fondé l'an dernier par des religieuses trappistines françaises.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

ANNAM

François, fils de M. et de Mme Philippe PAGANI, (6 août 1943).

TONKIN

Henri, Marc, Georges, fils de M. Gustave, Louis, Claude CHAMRION et de Mme, née Noiret (28 août 1943).

Denise, Marguerite, fille de M. Paul, Henri PRÉKEL et de Mme, née Julien (28 août 1943).

Georges, Gilbert, fils de M. et de Mme Léon, René GUYOT (29 août 1943).

Christiane, Marie, Yvonne, fille de M. Roland, Paul DENIS et de Mme, née Borel (29 août 1943).

MICHÈLE, fille de M. et de Mme Pierre SABEAU.

Franck, Georges, Maurice, fils de M. Ferdinand, Maurice MEZGHINI et de Mme, née Isabeth, Lucie Hoskins (2 septembre 1943).

Bernard, Philippe, Fernand, fils de M. Fernand, Joseph BREST et de Mme, née Irène, Lucie, Georgette Lemonnier (2 septembre 1943).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COCHINCHINE

Alain, Philippe, Marie, Mathieu, fils de M. et de Mme Lucien MARTINY (21 août 1943).

Guy, Fernand, Maurice, fils de M. et de Mme Albert LUMIÈRE (22 août 1943).

Bruno, Jean, Marie, Guy, fils de M. et de Mme Yves BERTHIER (23 août 1943).

René, André, Edouard, fils de M. et de Mme André BLOEDT (25 août 1943).

René, Gérard, Louis, fils de M. et de Mme Lucien BOSLE (25 août 1943).

Jacqueline, Pauline, Marie, fille de M. et de Mme Pierre NORMANT (28 août 1943).

Denise, fille de M. André, Marius LE PRINCE (30 juillet 1943).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Jean, Albert GUILHEN-PUYLAGARDE avec Mlle Madeleine, GUYON DE CHEMILLY.

M. Yvon BARRELET avec Mlle Jeanne RENAUD.

COCHINCHINE

M. Georges MARKENS avec Mlle Jacqueline TESSELIN.

M. Pierre LOESCH avec Mlle Georgette SAUVEZON.

M. Marcel FOULON avec Mlle Henriette POTIEZ.

M. Pierre PANNELIER avec Mlle Micheline LOSQ.

MARIAGES

TONKIN

M. Jean, Nagatal, Maléapa XAVIER avec Mlle Cécile, Germaine, Louise MICHEL (28 août 1943).

COCHINCHINE

M. Paul, Joseph IGNATIO avec Mlle NGUYÊN-THI-THAN (25 août 1943).

M. Armand CAUDAL avec Mlle Gisèle GARNIER (28 août 1943).

DÉCÈS.

TONKIN

Mme DUONG-DUY-HANH (27 août 1943).

M. André RONDEAU (29 août 1943).

M. NGUYÊN-VAN-VI (30 août 1943).

M. Auguste, Maximilien LEPRÊTE (3 septembre 1943).

M. Marc SANTONI (3 septembre 1943).

M. Johannès LEMONNIER (5 septembre 1943).

COCHINCHINE

Edouard HUMBERT (11 août 1943).

Mme Ferdinand BARTHELIN (12 août 1943).

Louis THEVENOT (17 août 1943).

Rév. sœur JEAN-BAPTISTE (26 août 1943).

CAMBODGE

M. Saint Jacques CANNOUSSAMY (21 août 1943).

Courrier de nos lecteurs

~ **M. Nguyên-th.-S..., à Saigon.** — Voici les renseignements que vous nous demandez. Nous avons le plaisir également de vous annoncer un prochain article sur les timbres-poste indochinois.

Désignation de l'émission	Valeur	Teinte
S. M. Norodom Sihanouk (couronnement)	1 cent	orange
—	6 —	violet
—	25 —	bleu
Nam-Giao 1942	3 —	bistre
—	6 —	carmin
Cité Universitaire	6 + 2	carmin
—	15 + 5	violet
Secours National	6 + 2	carmin et bleu
—	15 + 5	violet, carmin et bleu
Maréchal Pétain	1 cent	sépia
—	3 —	bistre
—	6 —	carmin
—	10 —	vert foncé
—	40 —	bleu
S. M. Bao-Dai	1/2 —	sépia carminé
—	6 —	carmin
S. M. Nam-Phuong	6 —	carmin
Foire Saigon	6 —	carmin
S. M. Norodom Sihanouk	1 —	sépia
—	6 —	carmin
S. M. Sisavang Vong	1 —	sépia
—	6 —	carmin
Mgr Pigneau de Béhaine	20 —	rouge bordeaux
Alexandre de Rhodes	30 —	sanguine
Do-huu-Vi	6 + 2	carmin
La Grandière	1 cent	sépia
Francis Garnier	1 —	sépia
Rigault de Genouilly	6 —	carmin
Chasseloup Laubat	6 —	carmin (seront mis en vente prochainement)
Courbet	6 —	carmin (seront mis en vente prochainement)
Yersin	6 —	carmin (seront mis en vente prochainement)
Travail—Famille—Patrie	6 —	carmin (seront mis en vente prochainement)
Roland Garros	6 + 2	carmin (seront mis en vente prochainement)

~ **H. D..., Kompong-Cham.** — Nous transmettons vos desiderata, fort raisonnables, aux services municipaux intéressés. Nous conservons, cher lecteur, notre bonne humeur « inoxydable », comme vous le dites, et même inébranlable. D'ailleurs la bonne humeur ne doit-elle pas être une des qualités essentielles de la Révolution Nationale ?

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ENTREPRISES DE DRAGAGES
ET DE TRAVAUX PUBLICS

CIMENT ARMÉ
TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS
BATIMENTS INDUSTRIELS

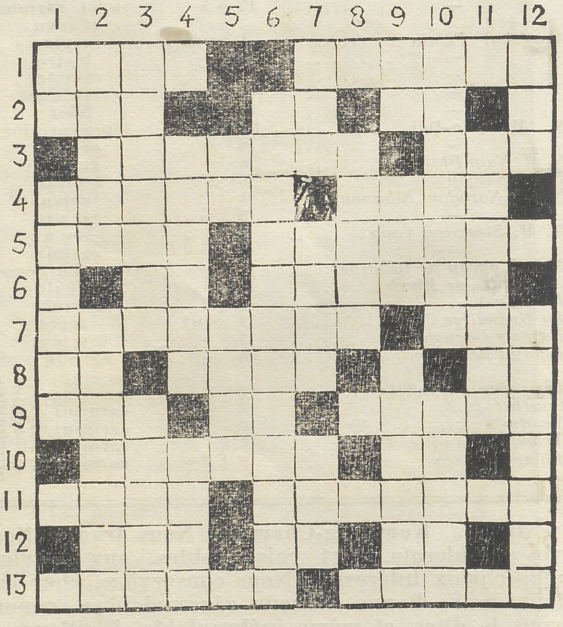
SAIGON
200 — *Rue de Champagne*
Tél. nº 20615 R. C. Saigon 24

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MOTS CROISÉS N° 127

Horizontalement.

1. — Nouvelle série d'épreuves — Cordon, s'il vous plaît.
2. — Fils respectueux — Renforce une affirmation — Préfixe.
3. — Auteur d'une *Iphigénie* — Ne brille point.
4. — Joli visage — Frère d'un homme qui traversa la Manche.
5. — Boutique de bouchers — Jeanne Hachette.
6. — Nom de Cérès — Machine de guerre.
7. — Repérées — Ce qui fut.
8. — Nom de Rhéa — Dieu des as — Initiales d'un tragique français.
9. — Période dont l'origine est fixe — Négation — Personnage fabuleux.
10. — Pourvues de voiles — Ancien.
11. — Saut — Fit chanter un coiffeur.
12. — Généralissime américain — Article étranger — Indique parfois la direction du vent.
13. — Exercices de matador — Gloire de la Toscane.



Verticalement.

1. — Nom vulgaire de l'argent — Erudit et bel esprit célèbre.
2. — Vérifie un texte — Ville italienne.
3. — Dispose pour une installation — Chef-lieu de canton (le plus peuplé de son département).
4. — Personne irritable — Très ancien jardin des plantes.
5. — Intéresse les chauffeurs du céleste empire — Fruit.
6. — Ecrivit des poèmes charmants.
7. — Prince du sang — Sous un faix paternel — A sa clef.
8. — Auteur d'une *Iphigénie*.
9. — Possessif — Chien anglais — Entrelaça.
10. — Rêve d'une apprentie — Roué célèbre.
11. — Prénom féminin.
12. — D'où vient le péril jaune — Précède.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 126

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	B	■	R	■	■	■	A	B	■	M	I	S
2	A	B	E	L	■	S	P	I	R	A	L	E
3	R	A	D	O	T	E	■	G	I	C	L	E
4	O	S	■	C	O	R	T	O	■	O	■	S
5	N	E	■	A	U	V	E	R	G	N	E	■
6	S	■	M	U	R	I	■	R	U	N	E	S
7	■	T	A	X	A	■	B	E	S	A	C	E
8	P	A	R	■	I	T	A	■	■	I	L	I
9	A	R	I	E	N	■	R	A	I	S	O	N
10	N	I	■	P	E	T	A	S	E	■	O	■

Une salle vaste et confortable

Une projection nette et audible

Des films de choix

se trouvent au cinéma

EDEN

à SAIGON — HANOI

HAIPHONG — PHNOM-PENH

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH. **Imprimerie G. TAUPIN ET Cie**

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT **VOTRE DEVOIR**

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 °/₀

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BON A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PRODUITS PHARMACEUTIQUES

Specia



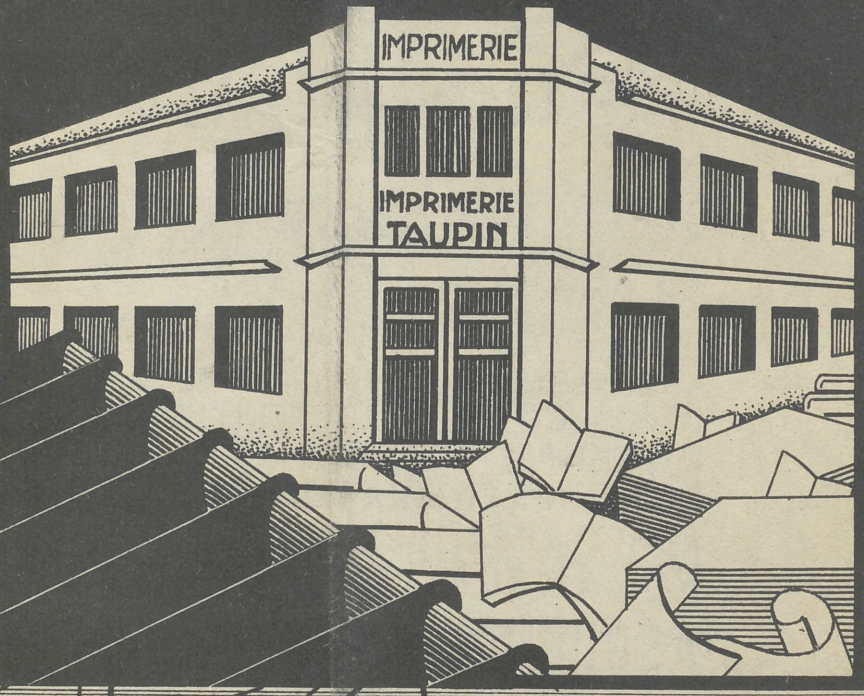
Rhône-Poulenc

PROPIDEX • ASCIATINE • ORTEDRINE • RHOFÉINE
SONÉRYL • RUTONAL • STIBYAL • NEPTAL • TOCHLORINE
RHODAZIL • ALUNOZAL • URAZINE • CORYPHÉDRINE
GELOBARINE • FORIOD • BAUME RHODIA
NÉO-DMEGON • SANÉDRINE • INFUNDIBULINE
SEPTAZINE • NEO-DMÉTYS • THIAZOMIDE • FLÉTASE
RHODIACARBINE • CRISALBINE • NÉOCARDYL
QUINIO • STOVARSOL • MYOCHRYSINE • KÉLÈNE
DAGÉNAN • ANTHÉMA • PREMALINE
PROPIDON • QUINACRINE • GARDÉNAL
ACÉTYLARSAN • STOVARSOL • DMELCOS
NOVARSENOBENZOL BILLON
ASPIRINE USINES DU RHÔNE

justifient par leur efficacité
le renom mondial de la qualité française

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMPRIMERIE
TAUPIN & Cie



8 rue Saye Auriller Nancy
Téléphone : 147-148

P. MAU

Université Côte d'Azur. Bibliothèques